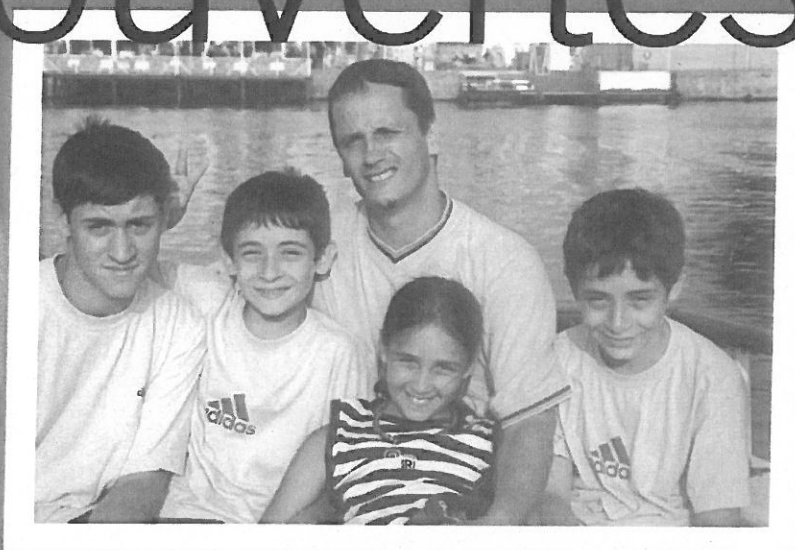


vacances ouvertes



La place des pères
dans les projets
de vacances familiales
décembre 2003

Association loi 1901
agrée par le
Ministère de la
Jeunesse et des
Sports

La place des pères dans les projets de vacances familiales

Nadja RINGART

Décembre 2003

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	5
<i>Le contexte.....</i>	5
<i>La démarche.....</i>	5
I - UN DOUBLE CONTEXTE.....	7
1- L'IMAGE ET LE VÉCU DES VACANCES DANS LES FAMILLES.....	7
1-1 <i>Les espoirs placés dans le départ en vacances.....</i>	7
1-2 <i>Les difficultés à bouger de certaines familles.....</i>	8
2- LA PLACE DES PÈRES DANS LES FAMILLES ET DANS L'ÉDUCATION DES ENFANTS	12
2-1 <i>Le rôle traditionnel mis à mal.....</i>	12
2-2 <i>Une gamme d'attitudes variées face à cette évolution.....</i>	13
II- LES DIFFICULTÉS PARTICULIÈRES DES PÈRES.....	15
1- LES FREINS À LA MOBILITÉ DES PÈRES : PRÉTEXTES ET RÉALITÉS	15
1-1 <i>Le travail salarié : un facteur de mobilité.....</i>	15
1-2 <i>Le père gardien du foyer : une nouvelle donne, facteur d'immobilisme.</i>	16
2- LA QUESTION DES LOISIRS EST PROBLÉMATIQUE.....	18
2-1 <i>Comment penser les vacances quand on ne conçoit les loisirs qu'à l'intérieur de l'espace privé ?</i>	18
2-2 <i>Comment penser les vacances quand on ne sait pas avoir de relation ludique avec les enfants ?</i>	19
3- LE REGARD SUR L'INTIMITÉ EST PLUS MAL VÉCU PAR LES PÈRES	20
3-1 <i>Le malaise vis à vis du groupe</i>	20
3-2 <i>Quelque chose à cacher.....</i>	22
III- LE TRAVAIL DES ANIMATEURS SUR LA PLACE DES PÈRES.....	25
1- LES RELATIONS AVEC LES PÈRES EN AMONT DES VACANCES	25
1-1 <i>L'image de la structure porteuse du projet de vacances.....</i>	25
1-2 <i>Les objectifs très variés des structures entraînent des relations très différentes avec les hommes</i>	27
2- LES LEVIERS REPÉRÉS	29
2-1 <i>La multiplication des gestes en direction des pères.....</i>	29
2-2 <i>La personnalisation du projet</i>	30
2-3 <i>Les possibilités de persuasion par l'entourage</i>	32
2-4 <i>La mobilisation des pères autour de tâches matérielles</i>	33
CONCLUSION.....	35
ANNEXE : EVOLUTION FAMILIALE ET NOUVELLES FORMES DE LA PARENTALITÉ DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE.....	37

Introduction

Le contexte

En 2003, Vacances Ouvertes a aidé au départ de 1760 familles. 52% d'entre elles se composaient de femmes vivant seules avec leurs enfants, 3,6% concernaient des hommes seuls avec enfants et les 48% restant étaient des personnes vivant en couple. Pour cette dernière catégorie le départ en vacances ne s'effectue pas toujours en couple, puisque dans un tiers de ces familles le père ou le compagnon n'accompagne pas la mère en vacances. Ces chiffres varient faiblement d'année en année mais restent constants. Cette question de la place des pères dans les départs en vacances, rencontrait aussi une préoccupation de certains acteurs de terrain qui souhaitaient mieux comprendre les raisons de leur absence en vacances.

La démarche

⇒ **En Avril 2002**, un atelier de réflexion a été organisé par Vacances Ouvertes, pour les porteurs de projets, sur la question des « nouvelles compositions familiales et des vacances », il a permis de voir que le débat sur la place des pères pendant les séjours était central.

Lors de cet atelier l'intervention de Gérard Neyrand a offert un cadrage de méthode sur « l'évolution familiale et les nouvelles formes de la parentalité dans la société moderne ».¹ La question de la « parentalité » apparaît souvent comme une injonction des financeurs ou des commanditaires de vacances, elle est reprise en tant que telle par les acteurs locaux, sans que les contours en soient précisément définis. Ce néologisme à la mode traduit le besoin de la société de se donner des mots nouveaux face à « une fonction parentale aujourd'hui souvent malmenée, alors qu'apparaissent de nouvelles configurations familiales »². Difficile à cerner, mais pouvant être défini comme « l'ensemble des façons de vivre le fait d'être parent »³, son apparition dans le discours des politiques publiques rend légitime les craintes de voir le concept servir d'explication globale de l'ensemble des dysfonctionnements sociaux. Il n'est d'ailleurs qu'à lire les discours sur la « démission parentale » ou « l'absence des pères » pour percevoir que les champs de l'animation et du travail social sont maintenant traversés par l'idée que certains dysfonctionnements sociaux trouveraient leur origine dans « l'absence » des pères.

Vacances Ouvertes a donc voulu apporter un éclairage particulier à cette question en regardant comment les pères trouvaient leur place dans les projets vacances montés par les structures.

Cela pouvait se faire en explorant trois thèmes :

- la sphère privée, c'est-à-dire la place des pères au sein de leur famille (visibilité, prise d'initiatives, responsabilités, prise de décision) ;
- la sphère publique du quartier, les autres familles, le regard porté par les pairs,
- et enfin les relations avec la sphère des professionnels de l'animation et du travail social et des bénévoles qui interviennent dans les projets vacances.

C'est ce que fait la présente étude.

¹ Annexe 1 – Article de Gérard Neyrand sur ce thème

² "Essai de conceptualisation du terme Parentalité" (Midi Santé "La parentalité") - Delphine DELECOURT - CRES de Picardie

³ Idem

⇒ **En Septembre et Octobre 2002** : un travail de mise en hypothèses eût lieu, accompagné de l'écriture d'un questionnaire qui fut administré aux porteurs de projets présents dans les ateliers d'échanges de pratiques (120 questionnaires).

Les hypothèses de départ qui figuraient dans le questionnaire diffusé aux acteurs locaux étaient très touffues.

⇒ **A l'été 2003**, l'étude a été recentrée et confiée à une sociologue Nadja RINGART qui a réalisé 27 entretiens approfondis par téléphone avec des porteurs de projets choisis selon trois critères :

- participation à l'atelier thématique d'avril 2002,
- fourniture d'informations sur le départ des pères dans les bilans de leurs projets,
- manifestation d'intérêt pour participer à la réflexion sur ce thème.

Il s'agissait d'interroger en priorité ceux et celles qui avaient repéré que certains pères ne partaient pas et s'interrogeaient sur cette question, mais aussi ceux et celles qui disaient ou écrivaient « lorsqu'il y a un père, il part ! » de manière à comprendre ce qu'ils mettaient en œuvre particulièrement pour les faire partir.

Ces 27 entretiens ont conduit à **sélectionner 13 sites différents où 48 familles furent rencontrées**. Sur ces 13 sites, 10 hommes furent rencontrés seuls ou en couple. Les sites ont été choisis en fonction des situations. Un des premiers critères a été la présence de couples dans les projets, mais ce ne fut pas le cas partout.

Certaines structures ayant procédé à des informations collectives sur la demande d'entretien, en organisèrent avec des femmes ne vivant pas en couple. Les rencontres avec ces dernières, même si elles n'étaient pas directement concernées par la question ont cependant été riches d'enseignements pour comparer avec la situation des autres. Quelles étaient les appréhensions de ces femmes devant le départ en vacances, appréhension que d'autres, accompagnées dans la vie ou en vacances pouvaient partager ? Lesquelles de leurs craintes étaient également formulées par les couples ?

Tous les hommes qui ont accepté le principe de l'entretien sont partis en vacances avec la structure. Ceux qui n'ont pas pu ou n'ont pas voulu partir n'ont pas souhaité répondre à l'entretien. Il est cependant apparu dès les premières discussions téléphoniques avec les porteurs de projets que la question initiale : « pourquoi certains pères ne partent-ils pas ? », pouvait et devait être complétée et éclairée par une autre question : « grâce à quoi certains pères partent-ils en vacances en famille ? » Les questions que se sont posées ces pères, leurs éventuelles appréhensions surmontées, leur profil social, culturel, leur attitude vis à vis des vacances, de leur compagne et de leurs enfants, pouvaient éclairer par comparaison la situation et l'attitude de ceux qui ne sont pas partis.

Les entretiens de l'été 2003 ainsi que le document qui suit ont été réalisés par Nadja RINGART.

I - Un double contexte

Les entretiens auprès des familles ont abordé de diverses façons le travail effectué par les responsables des projets, mais ces entretiens ont, d'abord et avant tout, fait apparaître l'importance du contexte social et psychologique à travers l'image des vacances dans certaines familles et la place des pères dans ces familles.

1- L'image et le vécu des vacances dans les familles

1-1 Les espoirs placés dans le départ en vacances⁵

La proposition de partir en vacances soulève beaucoup d'espoirs. L'envie d'évasion, la réalisation d'un rêve, le souhait de partir comme les autres, l'envie d'offrir à ses enfants ce que l'on n'a pas eu soi-même, toutes ces motivations ont été très largement confirmées par les entretiens avec les familles :

« Les vacances, ça permet de voir les enfants dans d'autres lieux et surtout pour leur faire plaisir, voir le plaisir dans les yeux des enfants, ils étaient émerveillés de voir l'océan ! »

Les bénéfices des vacances familiales ne sont pas toujours spectaculaires. Elles ont permis, parfois, de faire sortir tout doucement certaines personnes de leur isolement. Une maman dit à propos de son compagnon :

« Lui, c'est un solitaire. Maintenant il dit bonjour, avant les vacances, il disait pas ! »

Ou une autre :

« Avant il s'occupait pas de ses filles, depuis les vacances, il veut aller à la piscine avec elles. »

Les changements d'attitude de certains pères, plus attentionnés envers leurs enfants, sont beaucoup soulignés dans les entretiens :

« Les enfants étaient fiers de leur père : il leur a montré des choses, les ricochets sur l'eau, les promenades, les visites ! A la maison, ce n'est pas le même mode de vie avec les enfants, il ne fait pas grand chose avec eux dans l'année. Mais depuis les vacances il a fait une sortie en vélo et il est parti jouer aux boules avec les deux petits ! » »

Pourtant, des pères relativement nombreux et parfois des familles entières ne partent pas. Face aux difficultés de certaines de ces familles et tout particulièrement face au refus de partir des pères, l'incompréhension de certains porteurs de projets est palpable :

« Des hypothèses ? Je n'en ai pas ! Les excuses qu'on nous donne sont très diverses ! On a énormément de mal à cerner la question. »

Avant d'avancer dans l'analyse des entretiens effectués auprès des familles, il convient de préciser les limites du travail effectué :

Les problèmes décrits dans cette étude ne concernent qu'une partie de la population incitée et aidée à partir en vacances, beaucoup de structures voient partir des familles entières et voient participer des pères avec enthousiasme aux vacances familiales.

⁵ Pour plus de détails sur cette partie il sera possible de se référer à l'étude de Vacances Ouvertes intitulée : « Vacances en famille : ressentis, effets et ricochets » 2001

Les questions initialement posées au début de cette étude concernent les pères qui ne partent pas en vacances alors que la possibilité leur en a été offerte. Il y a donc ici une sorte « d'effet loupe » sur les difficultés de certains pères.

1-2 Les difficultés à bouger de certaines familles

Les réticences observées, les peurs plus ou moins exprimées, ne sont pas seulement celles des pères mais celles de certaines familles dans leur ensemble. Beaucoup de mères rencontrées reconnaissent les avoir elles-mêmes éprouvées.

1-2-1 Des repères difficiles à quitter :

Un couple dit, parlant des autres, mais sans parvenir à cacher qu'il s'agit largement d'une projection personnelle :

« Peut-être que le fait de partir de chez eux, c'est une perte de la maîtrise de la situation ? Chez eux, ils sont sûrs de savoir ce qui se passe, à quelle heure on va manger. »

Les peurs exprimées

N'importe quel individu qui voyage et prend des vacances, même régulièrement, peut être amené à se demander comment va se passer la correspondance en train ou s'inquiéter de savoir dans quelles conditions il sera logé. A fortiori quand on n'a jamais eu l'occasion de se déplacer, ces questions au demeurant légitimes, peuvent prendre de l'ampleur :

« J'avais peur de savoir où j'allais être logée, peur de me retrouver dans une chambre où il n'y avait pas de place... »

Ou une autre femme rencontrée :

« Comment ça allait se passer, pour prendre des douches, les toilettes... »

Les départs en vacances se font selon des modalités très variables, selon les sites dans lesquels les familles ont été rencontrées. Certains départs sont collectifs en train ou en car, d'autres sont individuels, en voiture ou en train. Certains projets associent plusieurs modalités de départs ou proposent des formules différentes d'une année sur l'autre. Cette diversité des pratiques rend cependant impossible toute généralisation des observations faites sur le terrain ou doit, pour le moins, inciter à la prudence quant à la possibilité de transférer des analyses d'une situation à une autre. Cependant, au-delà des différences, les peurs ressenties ont un même fondement : l'absence presque totale de repères dans la situation de déplacement.

Si on part en famille, en train, comment savoir trouver rapidement le bon quai en cas de changement ? L'habitude, qui fournit à d'autres une sorte de code de conduite, fait souvent cruellement défaut. A plusieurs reprises des femmes l'ont dit : leur mari n'a pris le train qu'une seule fois dans sa vie « pour aller à l'armée ». Et elles-mêmes ne sont pas toujours mieux armées psychologiquement dans cette situation :

« Je n'avais jamais pris le train toute seule. Moi j'ai peur. Et si les wagons se détachent ? C'est ça que j'ai peur ! »

Les départs en famille sans accompagnement font peur tout simplement parce qu'on va être livré à soi-même, sans référence et sans référent.

« Comment ça va se passer ? Est-ce qu'on saura où faire les courses ? »

Mais les départs collectifs font naître autant d'appréhensions. Le car peut faire peur et là encore c'est faute de connaître les codes du voyage. Ce qui peut paraître évident pour certaines familles est très difficile à imaginer concrètement pour d'autres.

« Loin, en bus, avec tous les bagages, les enfants, en groupe, c'était vraiment la grosse aventure ! La peur de l'accident, que ça se passe pas bien, que je ne puisse pas revenir... »

Plusieurs personnes rencontrées connaissent de véritables angoisses phobiques tout simplement à l'idée de se déplacer, une mère dit, par exemple :

« Une fois sortie de mon appartement, il y a plein de dangers, je me suis forcée pour les enfants ! »

Le repli sur soi

Le chômage ou les emplois aidés très intermittents, la retraite et plus encore l'invalidité, ces facteurs entraînent souvent l'isolement et le repli sur elles-mêmes de familles entières. Les femmes et les hommes qui travaillent, fût-ce de façon intermittente mais régulière sont plus mobiles que ceux et celles qui sont ancrés dans l'absence d'activité professionnelle. Parmi ceux-ci, beaucoup se sont constitué un univers rassurant dans leur appartement ou leur maison. S'en éloigner serait se mettre en danger, danger de perdre le peu que l'on a : la maison, les animaux, les objets auxquels on tient et dont on imagine qu'ils pourraient être dérobés. La tranquillité de la vie dans une sorte de coquille devient un bien en soi.

Les habitants des logements collectifs ne sont pas les plus touchés, ce repli est plus grand encore, semble-t-il, quand on vit en pavillon. Le cadre est plus valorisant, plus agréable, la coquille encore plus difficile à quitter et la crainte de la perte plus aiguë encore.

Sortir de sa maison, de son quartier, c'est donc un peu pénétrer sur une terre étrangère dont on ne parlerait pas la langue.

La culture familiale

Les difficultés matérielles expliquent bien évidemment pour une part les difficultés à envisager les départs, mais pour une part seulement.

Les mêmes causes ne produisent pas toujours les mêmes effets dans les familles rencontrées au cours des entretiens. A l'analyse des propos recueillis, il apparaît que la majorité des personnes qui ont beaucoup de mal à s'éloigner de leur quartier, ou pire, de leur domicile, sont des femmes et des hommes issus de familles où déjà la mobilité était réduite. Que ce soit pour les femmes ou les hommes, la capacité ou l'incapacité à se déplacer sans peur a une inscription fréquente dans l'enfance.

Les personnes issues de familles nombreuses ont eu moins d'occasions de voyager au cours de leur enfance. Dans beaucoup de familles rencontrées, soit l'homme, soit la femme, parfois les 2, sont issus de familles de 7, de 9 voire de 10 enfants pour qui, disent-ils, il était impossible matériellement de partir en vacances.

« Il ne sort pas, c'est rare qu'il sorte ! Petit, je crois qu'il n'est jamais allé en colo, non, ils étaient 9 enfants, il ne m'a jamais fait de récit de vacances. Non, à part l'armée, il n'a jamais bougé ! »

A l'inverse, issus de familles en situation précaire, certains ont été placés en apprentissage et ont été, de ce fait, amenés à se déplacer. Ceux là ont toujours très envie de partir, de ressentir à nouveau un dépaysement déjà éprouvé.

Quant aux familles d'origine maghrébine, majoritaires dans certains quartiers, elles ont le déplacement, le voyage, inscrits dans leur histoire familiale et pourtant, pour certaines d'entre elles également, le départ en vacances en France pose problème et fait peur. La plupart partent au pays, régulièrement et sans difficulté. Mais elles ne font peut-être, dans

ce cas, que passer d'une coquille familière (l'appartement, la cité, ou au mieux le quartier) à une autre coquille tout aussi familière : le village, la famille.

1-2-2 Une peur difficile à avouer : celle du regard des autres

Le regard des autres sur sa propre ignorance

Certaines peurs sont plus difficiles à reconnaître, parce qu'elles semblent mettre en situation d'ignorance dévalorisante :

- Est-ce qu'on saura se diriger ?
- Où pourra-t-on acheter ce qui pourrait manquer (et ce, même lorsqu'il s'agit de séjours où la pension complète est assurée) ?
- Que fait-on si un enfant est malade ?
- Osera-t-on demander des renseignements et à qui ?

Certaines questions sont posées aux animateurs et peuvent recevoir des réponses simples et rassurantes mais encore faut-il oser les poser et ne pas se sentir ridicule à l'idée de le faire. Montrer son ignorance ne pose aucun problème à certaines familles mais beaucoup plus à d'autres.

Une question est sous-jacente : de quoi aura-t-on l'air ?

Le regard des autres sur la surveillance et l'éducation des enfants

C'est la peur la plus prégnante, surtout dans les très nombreuses familles où les parents sont en difficulté quant à l'éducation des enfants.

Une mère :

« ...C'est que... les enfants, ils sont durs ! »

Une autre :

« On avait peur que les gamins soient pas comme à la maison, qu'ils soient plus durs, plus énervés. »

Faute de repères, les familles s'imaginent très mal la manière dont ils vont pouvoir surveiller les déplacements des enfants.

Seuls en famille sur un camping par exemple : comment faire quand les enfants seront hors de la tente ou de la caravane ? Comment savoir où ils vont... jusqu'où vont-ils aller ? Comment vont-ils revenir ? Comme le dit par exemple une maman :

« Je croyais que j'allais pas savoir gérer, qu'ils allaient partir et que je ne saurais pas où les chercher. Et est-ce que je saurais les occuper ? »

Ces craintes s'expriment plus encore à propos des départs collectifs, tant à cause du temps de transport qu'à cause de la proximité des autres pendant le séjour.

Une mère de famille dit, par exemple :

« J'avais peur que mes enfants fassent des bêtises dans le camp.. que ça retombe sur moi par rapport à l'association. »

Certaines craintes sont évoquées par un grand nombre de familles : dans le bus les enfants vont-ils se tenir tranquilles ou vont-ils énerver les autres passagers ?

Un certain nombre d'enfants emmenés par leurs parents ou par leurs seules mères, sont placés en institution durant l'année scolaire... Comment vont-ils se comporter pendant cette période de vie commune ?

Et si le père présent s'énervait contre l'un ou l'autre de ses enfants ? Va-t-il être jugé par les responsables du voyage, par ceux du lieu de séjour, les autres participants ? Puisque ce qui pourrait calmer les enfants serait de nature contraignante, que vont penser les autres de nos façons éducatives. Serons-nous jugés comme étant trop sévères ? Trop protecteurs ? Quoiqu'il arrive, ne serons-nous pas méjugés ? Simplement parce que « les autres » sont toujours un peu malveillants... parce qu'il est vite fait de mal juger, de l'extérieur le comportement d'une famille, surtout si elle se débat dans des problèmes difficiles.

Alors que l'on avait pu faire l'hypothèse d'une gêne des familles par rapport au regard de l'accompagnant, c'est d'abord le regard des pairs qui semble provoquer des craintes en vacances. Comme si la présence des voisins du quartier représentait une menace plus grande que celle des professionnels. Au contraire, du moins c'est ce qu'ont exprimé une grande majorité des personnes interrogées, les professionnels rassurent et sont, on pourrait presque dire : « facile à questionner ». Ils sont par définition ceux qui en savent plus sur les vacances en général et sur ce voyage là en particulier. Il semble moins difficile de montrer ses craintes et ses ignorances devant eux que l'on voit un peu comme des professionnels de l'accompagnement, qu'ils soient travailleurs sociaux, animateurs (professionnels ou bénévoles), que devant ceux qui semblent à égalité et qui, eux ne doivent pas savoir qu'on se sent en infériorité ou en difficulté.

Le travail des structures s'inscrit dans un contexte sociologique : le manque de mobilité de certaines familles, leur repli sur elles-mêmes sont souvent liés à la conjonction entre leur situation de précarité et une histoire familiale déjà peu propice à la mobilité.

Les vacances sont potentiellement un moment privilégié de détente et de retrouvailles familiales, elles peuvent être éventuellement une situation favorable pour les accompagnateurs, pour une sorte d'éducation populaire. Parallèlement c'est aussi un moment très difficile à assumer pour certaines familles. L'environnement quotidien et familial sert à rassurer par rapport à un monde hostile.

Plus que la présence d'accompagnateurs professionnels, c'est le jugement du groupe, celui des voisins qui déclenche le plus d'appréhensions, comme une peur de la rumeur qui risque de vous suivre au retour.

2- La place des pères dans les familles et dans l'éducation des enfants

Le manque de mobilité, la peur de partir de chez soi, sont souvent partagés par les hommes et les femmes d'une même famille. En ce qui concerne précisément le départ des pères, c'est leur place dans leur famille qui est le second élément déterminant.

2-1 Le rôle traditionnel mis à mal

2-1-1 L'évolution sociale et l'autorité repensée

L'évolution de la famille dans notre société est un thème déjà largement évoqué dans les ateliers de Vacances Ouvertes. Beaucoup de signes de cette évolution sont recensés tant par les observateurs de terrain que par les théoriciens. La multiplication des formes de la famille, la volonté d'émancipation des femmes, les divorces sur l'initiative des femmes, l'apparition des droits des enfants...on constate une sorte de désacralisation de la famille traditionnelle au profit de la revendication de droits individuels. Se créent ainsi de nouvelles normes sociales et une nouvelle façon d'éduquer les enfants.

L'apparition de notions de droit des femmes et de droit des enfants a permis à certains pères d'inventer de nouvelles formes de relations parentales : non plus sur la base de l'autorité plus ou moins brutale, mais sur la base de l'affection manifestée et de la négociation, sans pour autant que les notions d'encadrement et de repères soient condamnées à disparaître. La situation a évolué relativement vite dans certaines familles, mais avec plus de difficultés dans d'autres. Ces changements touchent toutes les couches de la population, les médias s'en font l'écho et il suffit par exemple de regarder évoluer la publicité pour comprendre que le mouvement de transformation est très large. Mais il laisse des familles en marge, parce que pas ou mal préparées par leur culture traditionnelle.

L'adaptation au changement est parfois plus difficile dans des familles originaires de pays où la culture dominante est très hiérarchisée. Dans la culture traditionnelle arabe, la double hiérarchie entre hommes et femmes et entre parents et enfants ne facilite pas l'expression orale de l'affection entre pères et enfants et rend difficile la négociation.

Certaines particularités régionales françaises sont également bien connues des sociologues. On sait, par exemple, que dans certaines régions à tradition ouvrière très forte, comme le Nord et l'Est de la France, très marquées par une culture minière, les familles sont très ancrées dans une tradition patriarcale plus forte que dans d'autres régions.

2-1-2 La cassure du chômage

Face à l'évolution des normes d'éducation, certains pères se retrouvent désarmés aussi par l'absence d'activité salariée. L'argent peut servir à négocier avec les enfants et le travail sert surtout à établir le père dans un rôle déterminant et respectable. Il est plus facile pour ceux qui travaillent de s'occuper de façon « moderne » de l'éducation des enfants. Or il se trouve que l'évolution des idées dans le domaine de la famille, dans celui

des rôles respectifs de l'homme et de la femme, a coïncidé peu ou prou avec la fin de ce qu'il est convenu d'appeler les 30 glorieuses. C'est à quelques courtes années d'intervalle qu'apparaissent d'un côté les idées d'éducation anti-autoritaire et de partage des tâches et, de l'autre, la première crise du pétrole. C'est donc au moment où la société tente d'inventer de nouvelles règles de comportement que certains se retrouvent en situation de précarité, leur rendant plus difficile la compréhension et surtout l'application de ces nouvelles règles.

Les mères ont été, de tous temps, traditionnellement vouées aux fonctions de l'entretien quotidien de la maison et des enfants, assignées à domicile. Aux pères échouait, depuis toujours, la vie à l'extérieur du foyer et la fonction d'autorité sur les enfants. Cette vision cliché a longtemps reflété la situation d'une majorité de familles françaises. La fonction traditionnelle du père était de travailler à l'extérieur, pour rapporter l'argent servant à entretenir la famille. Comment peuvent s'adapter les pères qui ne remplissent plus cette fonction ? L'évolution des mentalités et des pratiques des pères, dans le sens d'une éducation moins figée, plus démonstrative et plus ludique, est plus difficile quand on ne peut pas remplir en même temps la fonction traditionnelle d'entretenir financièrement la famille. Certains pères sont d'autant plus mal armés que cette façon de faire suppose d'imposer le respect autrement que par la force physique, autrement que par une autorité répressive ou abusive. Lorsque le père n'est plus en situation de remplir sa fonction traditionnelle, c'est son respect envers lui-même qui est touché et, par voie de conséquence directe, le respect qu'il est en mesure d'imposer.

2-2 Une gamme d'attitudes variées face à cette évolution

Face au glissement de la famille traditionnelle vers la montée de la notion de droit des individus on constate, sur le terrain, plusieurs types de réactions :

Des familles où la répartition traditionnelle des rôles est maintenue.

Quand le père travaille, rapporte son salaire et entretient sa famille, il est légitimé par sa fonction traditionnelle. Il arrive qu'il joue le rôle qu'il a toujours joué : être une référence et une autorité, sans intrusion particulière de la modernité.

Des familles où le rôle du père est limité à la seule présence autoritaire

Certains pères, privés d'activité salariée, démunis par rapport au monde social et par rapport à l'évolution de leurs enfants en particulier, sortent peu de chez eux, n'organisent rien avec leurs enfants et entendent se faire respecter de façon traditionnelle. Ils semblent se rabattre sur une position éducative autoritaire, formulée principalement en termes d'interdits. Ceux-ci touchent surtout les filles. Les garçons ont le droit de sortir, mais pas de répondre avec trop d'insolence, faute d'être corrigés, tandis que les filles doivent se battre beaucoup plus âprement pour avoir le droit très exceptionnel de sortir.

Des familles où le partage des tâches est considéré comme évident

Ce sont des familles où l'éducation est partagée entre le père et la mère. Soit lorsqu'ils travaillent tous les deux, soit quand aucun des deux ne travaille, soit, plus exceptionnellement lorsque le père a investi la sphère éducative en termes de partage égalitaire.

Une maman dit :

« Lui, il fait tout ce que je fais, il va les chercher, il fait à manger, il les douche. Il fait les 3x8 et moi les 2. Alors on fait quand on est à la maison. Avec mes collègues, des fois on en parle. Il y en a comme moi, mais d'autres me disent : t'as de la chance ! »

Et un homme :

« On est mariés depuis 17 ans et ma femme n'a jamais fait le ménage, comme je suis un peu maniaque, je préfère faire ça moi-même »

Et le même papa d'ajouter :

« Avec les enfants, on joue à la play station, on fait du vélo, on joue à la bagarre, on sort, on va à la piscine. »

L'éducation est alors pensée : le père tâche d'être très présent, mais aussi de se faire respecter et de donner des repères. En général ces familles partent en vacances avec bonheur et moins d'appréhensions que beaucoup d'autres, sauf problèmes éducatifs particuliers (enfants handicapés et /ou placés par exemple.)

Des familles où la relation entre les deux parents est très fusionnelle

Cette relation fusionnelle se constate dans un nombre assez important de familles rencontrées. On entend un père dire :

« On ne s'est jamais séparés depuis qu'on est marié, on ne se sépare jamais ! »

Dans ce type de familles le partage des tâches matérielles et des tâches éducatives se fait, sans autonomie de chaque parent. Ils font tout ensemble et bien souvent, le père, même jeune, semble avoir abandonné toute recherche d'emploi. Il s'agit ici d'un schéma qui, aux yeux de ces parents, semble idéal du point de vue du partage des tâches, mais qui, faute parfois de relations sociales à l'extérieur de la famille, provoque un isolement de l'ensemble de la cellule familiale que les vacances peuvent alors servir à faire un peu évoluer.

- Lui : *« Je suis pas une femme, je m'en occupe moins que toi »*

- Elle : *« C'est kif-kif ! On fait tout avec nos enfants, tous les deux, toute l'année ! Et tous les 4 enfants, c'est pareil, ils sont tous collés au cordon ombilical. »*

- Lui : *« C'était en groupe, j'avais pas envie, mais je suis parti parce qu'il y avait ma femme et mes enfants, on est très solitaire ! »*

- Elle : *« On n'est pas solitaire, on est très famille ! »*

Dans les cas de familles très fusionnelles rencontrées se posait à plusieurs reprises un problème de très forte inquiétude au sujet des enfants. Après avoir dit *« ...pour nous, nos enfants, c'est tout ! »* Et l'avoir répété à de nombreuses reprises, on ajoute *« ...on les couve »* et, après un silence *« ...peut-être trop »*

La société française globale a évolué dans le sens d'une nouvelle façon d'éduquer les enfants. Cette nouvelle forme d'éducation suppose l'expression des sentiments, la communication et la négociation entre parents et enfants. Cette adaptation est plus difficile pour certains pères, souvent mal ou pas du tout préparés à cet exercice par leur propre éducation.

Pour faire respecter des règles négociées, celui qui n'apporte pas d'argent au foyer par son travail extérieur est fragilisé.

II- Les difficultés particulières des pères

Des familles entières espèrent les vacances comme une chance formidable et les appréhendent en même temps comme une épreuve, faute d'avoir acquis auparavant une capacité à se déplacer hors de leur univers familial. Cependant, des mamans partent. Quand il s'agit de se forcer, presque de s'arracher à son environnement quotidien pour accompagner les enfants, c'est-à-dire leur offrir des vacances, leur offrir la mer ou simplement une ouverture sur ce qu'on n'a pas eu soi-même, beaucoup de mères reconnaissent qu'elles se sont fait violence. Malgré leurs peurs, elles se lancent dans le projet et parviennent à surmonter ce qui confine pourtant parfois à de la panique.

Que se passe-t-il pour que des pères résistent à la sollicitation des vacances, surtout quand cette sollicitation est appuyée par le désir de la mère et des enfants d'être accompagnés par le père de famille ?

« J'avais les enfants avec moi. J'avais envie qu'il vienne, pour m'aider, c'est pas évident, surtout en bas âge ! Il y en a un qui avait moins d'un an la première fois ! »

Quelles sont les difficultés particulières des pères ? Quelles circonstances ont bien pu amener de telles situations ?

1- Les freins à la mobilité des pères : prétextes et réalités

1- 1 Le travail salarié : un facteur de mobilité

1-1-1 Le travail saisonnier est souvent une réalité, ce n'est cependant parfois qu'un prétexte pour ne pas partir.

Le travail intérimaire est bien évidemment une donnée incontournable de la réalité économique et sociale actuelle et il concerne un grand nombre des familles rencontrées.

« Il travaille comme manutentionnaire, un coup il a du boulot, un coup il en a pas ! »

Autre donnée objective : le travail intérimaire se trouve plus facilement pendant les périodes de vacances et en particulier l'été. L'intérim est donc un véritable obstacle au départ en vacances familiales d'un certain nombre de pères.

« Cette année, il n'a pas pu prendre ses congés. Il aurait bien voulu, il n'a pas pu partir, pas pu changer. Il était déçu de nous voir partir ! Et quinze jours, c'est long, tout seul ! On l'appelait tous les jours ! »

Cependant, à travers les entretiens menés, on constate que ce n'est pas là l'explication à la majorité des situations. Certaines femmes affirment que c'est la question du travail qui a fait obstacle au départ, pour dire quelques instants plus tard qu'elles n'y croient pas elles-mêmes.

« Au dernier moment, il n'a pas eu ses congés.... »

« ... Mais il ment beaucoup, je peux pas savoir la vérité, ça m'a paru bizarre. Dans la semaine avant les vacances, les filles se chamaillaient beaucoup et il a dit si c'est comme ça en vacances, c'est pas des vacances. »

D'autres, dans des familles d'origine étrangère, prennent des congés pour retourner au pays, et ne les demandent pas ou disent ne pas les obtenir pour des vacances familiales en France. Comme cet homme algérien dont la femme affirme d'abord :

« Il est pas venu parce qu'il a pas eu ses congés. Il venait de commencer. »

Pour ajouter peu après :

« Peut-être il n'a pas insisté parce que c'est la France. Il veut pas aller en vacances en France. Il a pas fait le nécessaire, il a préféré garder ses congés pour son pays. »

L'obstacle du contrat d'intérim est régulièrement évoqué par les mères mais la formulation la plus fréquemment employée par les femmes à propos de leur conjoint, quand il n'est pas parti, n'appartient pas à ce registre :

« Ca ne l'intéresse pas ! »

1-1-2 Les pères qui travaillent sont ceux qui partent le plus volontiers en vacances

Les quartiers où on nous dit *« quand il y a des pères, ils partent »*, sont aussi ceux où il subsiste une réelle mixité sociale. Ce sont des quartiers où beaucoup de papas travaillent, où leur réaction au projet de vacances ne vient buter ni sur un problème de *« fierté »* du père, ni sur une difficulté particulière à sortir et à bouger.

A titre indicatif : sur les 21 familles rencontrées dans lesquelles les papas sont partis, 18 d'entre eux travaillent actuellement régulièrement ou sont à la retraite ou en arrêt maladie depuis peu, c'est-à-dire qu'ils ont travaillé la plus grande partie de leur vie.

Le permis de conduire, la voiture personnelle favorisent bien évidemment les déplacements. On remarque aussi une mobilité toute particulière de certains pères, partis volontiers en vacances familiales, parmi lesquels on compte plusieurs chauffeurs de profession. Comme celui de cuisinier, le métier de chauffeur est souvent fait de contrats précaires, mais ce sont des métiers qui entraînent plus que d'autres la mobilité.

« Pour mon boulot, je suis allé en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Belgique, en Hollande ! »

Un papa rencontré le dit fièrement, chauffeur de son métier, il n'a aucun problème à se déplacer :

« Pas de problème pour partir. J'ai un caractère assez ouvert, en étant routier, on ne peut pas rester dans son coin »

Son expérience lui a permis de partir en vacances familiales sans la moindre crainte et il analyse ainsi son attitude :

« Je pars du principe qu'avec une langue on va partout ! »

Par comparaison, on voit bien que c'est cette tranquille certitude de pouvoir communiquer qui fait cruellement défaut à certains autres.

1-2 Le père gardien du foyer : une nouvelle donne, facteur d'immobilisme.

1-2-1 Les obstacles au départ les plus souvent invoqués :

Les animaux à garder

Les lapins, les oiseaux, les chats, les chiens, tous les animaux sont prétexte, pour certains pères, à ne pas quitter leur domicile. Ce sont les mères elles-mêmes qui emploient le terme de *« prétexte »* :

« J'ai essayé. j'ai dit que ça lui ferait du bien, de changer d'air, de voir autre chose qu'ici. De voir des choses avec les enfants, de faire des choses avec les enfants. Mais il a tout le temps le prétexte des animaux à la maison. Je dis à chaque fois qu'on pourrait les mettre à garder, en garderie, on peut trouver des voisins, on a des amis dans le HLM. Il a tout le temps le prétexte au niveau des animaux : qui va garder les animaux ? »

Et un papa, ravi d'être parti et habitué à se déplacer dit simplement :

« Le chien, je l'ai confié à mon frère qui vit à côté »

Les grands enfants à surveiller

A plusieurs reprises, un autre obstacle est évoqué : les grands enfants ne veulent pas partir en vacances familiales et on ne peut pas les laisser seuls à la maison. Mais le ton sur lequel cette raison est avancée manque singulièrement de conviction. Les mères semblent ne pas y croire elles-mêmes.

La maison qui serait en danger

La crainte d'être cambriolé est réelle. Elle s'appuie, comme la peur d'envoyer les enfants en colonie, sur une perception de la vie sociale comme de plus en plus menaçante. Parmi les phrases les plus souvent entendues au cours des entretiens, il y a celle ci :

« Avec tout ce qu'on entend aujourd'hui ! »

Mais quand le « prétexte » avancé par le père est d'ordre matériel, les mamans cherchent (et souvent trouvent) des solutions pratiques du moins quand elles souhaitent sincèrement que leur compagnon les accompagne en vacances. Un voisin, un parent pour ouvrir les volets de la maison, un enfant ou un ami pour le chien ou les lapins. Les mères elles-mêmes pensent les craintes de leur conjoint comme bien réelles mais ne croient pas au fait qu'il s'agisse d'un obstacle insurmontable.

1- 2- 2 La sphère du dedans et la sphère du dehors : une inversion de la répartition traditionnelle de l'espace

Certains maris, reclus dans l'espace domestique, ne sortent que sous l'influence de leur femme. Une mère constate et déplore :

« Les hommes, ils veulent pas sortir, ça les dérange, changer d'habitudes, ils aiment pas qu'on les déplace. Mon mari, lui, c'est comme ça, il faut le déplacer, je dis que je le déplace comme une potiche. »

Les pères traditionnellement représentants de la famille à l'extérieur du foyer sont délégitimés par le chômage et l'incapacité à entretenir leur famille. Ils ne sont plus dans une situation de représentation extérieure. Leur emploi du temps est déstructuré par l'inactivité forcée, sans qu'ils aient su, pour certains, autour de quoi le reconstruire. Les mères, de leur côté, sont (plus ou moins) structurées par l'emploi du temps des enfants. Elles sortent pour faire les courses et surtout pour emmener les enfants à la crèche, à l'école ou chez le médecin. On rencontre donc fréquemment, dans les familles où les pères ne sont pas partis, une situation inversée par rapport au schéma traditionnel : la femme au foyer et l'homme en route pour chercher de quoi nourrir sa famille. Une femme décrit ainsi son mari :

« Lui, il a peur de voir du monde, mais il a surtout peur de sortir de chez lui.

Chez lui, il voit son contexte, c'est comme s'il y avait un mur et quand il sort, c'est le

vide ! C'est comme quand on lâche des petits poulets. Quand vous ouvrez la porte, c'est un autre monde, c'est le vide ! »

On assiste à un glissement vers la seule visibilité sociale des mères, sans toutefois qu'elles aient acquis pour autant une véritable autonomie.

L'appréhension des pères à quitter leur maison est un sentiment bien réel, mais de l'avis des mères questionnées, il s'agit souvent bien plus de prétextes mis en avant que de véritables obstacles au départ.

La majorité des hommes qui partent sans problème en vacances familiales ont une activité professionnelle. Certains pères sans emploi s'enferment dans l'immobilisme. Parce que l'extérieur est ressenti comme hostile, parce qu'ils ne veulent pas se forcer à quitter l'univers familial qui les rassure, ils se posent en gardiens du foyer, ce qui accentue encore leur enfermement.

2- La question des loisirs est problématique

Le rapport de plus en plus difficile avec l'extérieur du foyer est un aspect primordial dans le manque de mobilité de certains pères sans emploi. A cela s'ajoute, pour certains, une difficulté importante à investir la sphère des loisirs avec leur famille. Il semble que pour certains pères, le plus difficile ne soit pas d'accepter de prendre des vacances, mais plutôt d'imaginer ce que peuvent être des vacances avec les femmes et les enfants.

Les mères rapportent fréquemment une question lapidaire posée par les pères quand le projet de partir est énoncé.

« Mais qu'est-ce qu'on va faire là bas ? ».

Il arrive souvent que les mamans se posent cette même question et dans les mêmes termes, mais dans beaucoup de familles rencontrées, les loisirs sont néanmoins vécus de manière différente par les hommes et par les femmes. Avant même qu'il ne s'agisse de départ en vacances, c'est l'ensemble de la question des loisirs de certains pères qui est problématique :

- parce qu'ils ne conçoivent parfois leurs activités de détente que seuls, à l'intérieur du foyer repli,
- parce qu'ils ne s'investissent pas dans la sphère des loisirs avec leurs enfants.

2-1 Comment penser les vacances quand on ne conçoit les loisirs qu'à l'intérieur de l'espace privé ?

Certains pères sans travail semblent n'avoir pas de loisirs en dehors de ce foyer dans lequel ils se sont enfermés. Les mères les décrivent comme passant de leur jardin à leur téléviseur ou, parfois seulement occupés à regarder la télévision. Ceux qui refusent de partir en vacances (sans avoir de raison de type travail salarié saisonnier), sont pour la plupart ceux qui n'accompagnent pas non plus les sorties familiales d'une journée ou d'un après midi à proximité de chez eux.

Les mères racontent ces sorties comme des moments de plaisir partagés avec les enfants, sans leur père. Certaines disent insister régulièrement pour tenter de les convaincre de sortir en famille, d'autres disent avoir renoncé :

« C'est pas la peine, quand il dit que ça l'intéresse pas, ça l'intéresse pas, il changera pas d'avis ! »

Les hommes les plus réfractaires au départ en groupe sont aussi les plus isolés tout au long de l'année :

« Il n'a jamais eu de copains ! »

Selon les situations géographiques et le mode d'habitat, ceux là ont des loisirs différents : la pêche, le jardinage ou le bricolage et, quel que soit le mode d'habitat, la télévision et encore la télévision.

« Il ne sort jamais. Vous lui donnez la télé et le foot... et c'est tout »

L'absence de télévision dans le cadre des vacances est vécue comme une inquiétude supplémentaire, voire centrale et explique bien des inquiétudes à partir. Que peut-on bien faire de son temps si on ne regarde pas la télévision ?

« Il dort beaucoup, il aime bien dormir, il dort tout l'après midi, il fume, il dort et il regarde la télé, alors s'il y a pas la télé ! »

« Lui, il a envie de rester seul, sans gosses, sans rien, rester tout seul à la maison, sans bruit, Avec les cigarettes et la télé. »

2-2 Comment penser les vacances quand on ne sait pas avoir de relation ludique avec les enfants ?

2-2-1 Pour les pères qui sont partis, les loisirs avec les enfants ne posent pas de problème

Il est flagrant de constater que la très grande majorité des pères partis en vacances familiales ont, selon eux-mêmes ou selon leur femme, l'habitude de sortir avec les enfants, l'habitude d'aller les chercher à telle ou telle activité ou d'organiser avec eux des jeux ou des sorties.

Il est des familles où les pères avaient beaucoup de mal à bouger de leur domicile, où leur sociabilité était très réduite et dont les mères nous disaient : *« il est un peu ours ! »*. Dans plusieurs cas, ces papas, après des réticences, avaient fini par accepter de partir. Le manque de mobilité du père avait été un temps un obstacle à l'acceptation des vacances, mais un obstacle seulement passager : ce sont toujours des pères plutôt proches de leurs enfants :

« Les enfants, quand ils étaient petits, il jouait beaucoup avec eux ! »

2-2-2 Certains pères ne savent imaginer un temps de loisir avec les enfants

Pour beaucoup de ceux qui ne sont pas partis, il y a, durant l'année entière, d'après leur femme une incapacité à s'occuper des enfants de manière naturelle, autrement que par des crises d'autorité ou une présence-absence.

« ...Il ne s'en occupe pas beaucoup ! Il a toujours quelque chose d'autre à faire " !

Ce n'est pas seulement un regard de femme sur les hommes, puisqu'un papa lui-même, se comparant à d'autres, constate leur difficulté à vivre des loisirs avec leurs enfants :

« J'en connais plein des familles où les papas ne font rien avec les enfants. Des fois, je leur dis : « tu pourrais faire comme moi ! Ils disent : non, ça m'intéresse pas ! Ça dépend peut-être de l'enfance ? »

Bien souvent, les mères paraissent pourtant très demandeuses :

« Il ne s'occupe pas beaucoup des enfants, il n'est pas assez attentif. Moi, je lui dis de jouer, je lui dis : fais leur au moins des grimaces ! Mais lui, ça l'intéresse pas de jouer, c'est pas son style ! »

Dans certaines familles les vacances du père ne sont prises que dans le pays d'origine. Mais au pays, disent les mamans, les parents ne s'occupent ni l'un ni l'autre des enfants. Ceux-ci circulent librement à l'intérieur de la communauté familiale et sont pris en charge très collectivement.

Il y a donc un nombre important de pères qui exercent leur autorité, surveillent éventuellement les activités scolaires et les sorties, mais ne pratiquent aucune activité de loisirs avec leurs enfants. Pour ces pères il semble que la perspective de vacances familiales soit parfois perçue même comme la menace d'avoir à s'occuper des enfants :

« J'ai déjà posé la question : t'as peur d'avoir les enfants sur le dos pendant les vacances ? Il dit non, c'est pas ça, mais pour moi, c'est ça aussi. Il a pas envie ! »

A partir de cette hypothèse on peut mieux comprendre certaines questions posées par les familles, questions qui déroutent tant de responsables de projets :

« Qu'est ce qu'on va faire ? »

Cette question pourrait être traduite ainsi : qu'est-ce qu'on peut faire avec des enfants toute la journée ?

Ou bien encore : qu'est-ce qu'on peut faire sans télévision ? Ou encore : que fait-on avec des enfants toute une journée sans télévision ?

Les vacances sont pour certains pères au carrefour de plusieurs questions problématiques :

- la difficulté à quitter leur environnement familial
- le manque de pratiques de loisirs avec les enfants

3- Le regard sur l'intimité est plus mal vécu par les pères

3-1 Le malaise vis à vis du groupe

Dans certains cas, un peu extrêmes, c'est toute relation sociale extérieure à la famille qui est difficile pour le père. Une dame explique à propos de son mari qui a toujours refusé les vacances familiales et qui refuse aussi bien les fêtes de quartier ou les repas :

« Il articule pas bien alors quand les personnes comprennent pas ce qu'il dit, ça l'énerve ! »

Dans d'autres cas, beaucoup plus fréquents, c'est, selon les mères, plus particulièrement l'idée des vacances en groupe que les hommes ont refusée :

« Cette année, c'était la première fois que je parlais, il n'est pas venu, il travaillait, il ne pouvait pas, il avait juste commencé à travailler début juin. Mais de toute façon, il ne serait pas venu, non, justement parce qu'il y avait plein d'autres femmes, d'autres enfants, il préférerait partir entre nous. »

L'image d'un groupe de femmes

Le nombre important de mères seules au foyer et le nombre important de pères empêchés de partir ou refusant de le faire font inévitablement que les hommes sont en minorité dans la plupart des projets. Beaucoup des hommes réticents à partir s'inquiétaient d'être « le seul mec ». Situation d'autant plus inconfortable pour eux qu'elle renforce la perception déjà bien souvent négative du groupe de femmes. Une expression revient à plusieurs reprises dans les propos des femmes rencontrées :

« Il pense que, dans le groupe de femmes, on va parler sur lui »

« Les vacances il sait qu'il y a plus de femmes, il n'a jamais vu un groupe de femmes, il ignore, il en a parlé vaguement, il croit qu'on parle de tout le monde que, peut-être, on parle.. que je parle sur lui, pour lui c'est pas intéressant, c'est pas sa place. Je pense qu'il a cru que les vacances c'était comme ça ! »

L'idée que les vacances organisées par un groupe à majorité de femmes vont être des vacances « pour les femmes » est une idée très répandue.

« Il y a peut-être la peur d'être vu avec nous, nous, le groupe de femmes. Qu'un voisin puisse le voir et dise Michael est parti avec le groupe de femmes ! »

L'image d'un groupe de personnes en difficulté

Faute de s'approcher de la structure, des pères projettent sur le groupe une image à laquelle ils refusent d'être associés :

« Et puis aussi, les « on dit » que les groupes de femmes c'est pas fait pour nous, il dit que c'est des trucs qui coûtent cher à la société, que les gens lui ont dit que c'était pour les cas sociaux. Je lui dis qu'il y a d'autres personnes que leur mari travaille, que c'est pas des cas sociaux, qu'on est là pour sortir de chez soi et voir d'autres personnes.»

Ou encore :

« C'est moi qui connais l'association. Lui il avait peur de se retrouver avec des cas pires que nous ! Lui, c'est un solitaire, alors se retrouver avec les problèmes d'autres personnes ! Pour lui, prendre des vacances, c'est pas s'occuper des autres ! »

La peur du regard des autres sur l'intimité

La plupart des femmes et sans doute beaucoup d'hommes eux-mêmes ignorent souvent de quoi ils ont peur précisément. Il s'agit plutôt d'une peur diffuse, peur d'être jugé et d'abord d'être vu dans son intimité.

« Il est costaud il a de beaux petits bourrelets, mais il n'est pas énorme ! 1 m 80, 90 kgs. Il est pas gros, il a un complexe, mais je sais pas lequel. Il sait pas, il sait pas répondre du tout. »

La question de l'obésité a été posée plusieurs fois, en filigranes :

« Il avait peur que ce soit des femmes entre elles, pourtant on était indépendant, on n'était pas obligé d'être avec elles. Il pèse 110 kgs et mesure 1m80 »

Cette question a aussi été posée très explicitement :

« J'avais pas peur du groupe... mais quand même j'ai eu des appréhensions sur comment étaient les personnes du groupe, par exemple... sur les préjugés sur les personnes obèses. Ma femme est assez forte... Est-ce qu'ils allaient se moquer de ma femme... et de mon fils aussi ? »

La surcharge pondérale pose des problèmes divers :

- celui du regard des autres sur cette particularité
- la question de la nourriture et des quantités différentes nécessaires à chacun
- le problème des déplacements physiques quotidiens

Pour certains pères d'origine maghrébine il faut signaler une dimension particulière à la réticence à partir en groupe : le refus d'être dans la promiscuité de femmes qui ne sont pas de sa famille.

« Mon mari n'est pas venu, mais s'il était venu, il serait venu à la plage, mais plus loin ! Il serait pas venu à côté des femmes de ses copains, par respect ! Qu'il voit pas la femme de son copain en maillot de bain ! Il aurait été à la mer, mais pas à côté de quelqu'un pour qui il a du respect ! »

La peur des rumeurs

Les craintes des hommes par rapport au groupe sont souvent très imprécises. Certaines de leurs femmes cherchent une explication :

« Marc, il a peur, j'en parle pas trop avec lui.. le peu de fois où il en parle, j'ai l'impression qu'il a peur du qu'en dira-t-on »

« On va l'observer, on va le juger, on va raconter à d'autres. »

Dans certains cas, partir en groupe de voisins, serait, aux yeux du père montrer son appartenance à un quartier dans lequel il a fait quelques bêtises, alors que l'effort actuel vise à s'en distancer.

« Lui, ça l'intéresse plus de fréquenter le quartier partir en vacances entre nous, c'est justement montrer aux autres qu'il a réussi à s'en sortir. Qu'il n'a pas besoin du groupe pour partir en vacances. »

3-2 Quelque chose à cacher

Il est difficile pour les familles elles-mêmes de cerner le contenu précis de l'appréhension à dévoiler quelque chose de son intimité, mais cette idée d'avoir quelque chose à cacher est très présente dans beaucoup d'entretiens. On peut repérer un certain nombre d'éléments qu'il faut cacher du mieux possible :

Le comportement vis à vis des enfants :

Un frein important apparaît parfois : comment oser montrer la violence éventuelle utilisée en guise d'autorité ?

« Je lui ai dit : il faut que tu viennes, ça ferait du bien aux gosses ! Mais il a hésité, il avait envie pour les enfants, mais il s'est posé des questions.. comment ça allait se passer ? Des questions sur mon fils qui est tête brûlée, qui était vraiment dur ! Et comme lui est assez impulsif... »

« J'ai vu l'exemple d'un autre papa, quand il avait pas bu, ça allait mais quand il avait bu, il devenait violent, dans le car, parce que les enfants bougeaient dans le car. »

L'alcool : un problème très courant, mais difficile à assumer en groupe

Il y a des femmes alcooliques et elles le disent au cours de certains entretiens, mais quand il s'agit d'emmener les enfants en vacances, elles semblent moins anxieuses que leur compagnon, soit parce que leur problème est déjà connu et discuté avec les organisateurs des vacances, soit parce que l'intérêt des enfants domine. Selon plusieurs mères, le regard du groupe sur ce problème d'alcool serait un frein important pour le père :

« Il a un problème sur l'alcool. En vacances, il pourrait pas boire comme à la maison. Je crois qu'il a peur de ne pas pouvoir boire sa quantité. Pour le collectif, à table, il n'y a pas d'alcool et à l'extérieur, on visite beaucoup, on n'a pas le temps de boire ! »

Ou alors il faut que le séjour soit vraiment très court :

« Il est alcoolique, mais c'est verbal ! On appréhendait, parce qu'il n'y avait pas de vin... il est agressif quand il n'a pas de vin, mais c'est verbal ! Il a vu que ça se passait bien, c'était 3 ou 4 jours, il y a pris goût !

La question « *qu'est ce qu'on va manger ?* » pourrait parfois être interprétée comme: est-ce qu'on pourra boire autant que d'habitude ? qu'en penseront les autres ?

Le père doit cacher son ignorance

Les questions sur les vacances, les appréhensions sur la manière dont elles vont se dérouler, et, en particulier sur la manière dont on saura ou non se débrouiller concernent tout autant les femmes que les hommes, Mais les pères ont une place particulière par rapport à ces questions. Le rôle traditionnel des pères est de conduire leur barque et de guider leur famille. Ils sont supposés être les repères de leur famille.

On retrouve la question de la « fierté » si souvent évoquée au cours des entretiens. Les traditions ont beau avoir évolué, elles ont beau être bouleversées par les réalités sociales, il n'en reste pas moins qu'elles marquent durablement les esprits : c'est au père qu'il appartient d'être le guide de sa famille dans le monde extérieur. Si la famille a des difficultés à se déplacer, à s'orienter, à se débrouiller, il s'en sentira comptable et pensera être jugé.

Un père parti en vacances, parmi d'autres, dont les propos sont très proches, reconnaît avoir eu beaucoup de craintes quant au regard que les autres allaient porter sur sa façon d'agir en famille :

« Il y a des papas qui ne veulent pas partir pour garder une sorte de secret familial. Pour pas qu'on voit comment ils sont avec leurs enfants ou leur femme ou les deux, peur d'être découverts sur certaines choses. Ils ont peur d'être jugés, un papa violent qui risque de se laisser emporter, qui risque de se faire découvrir. Ou la peur d'être jugé ou, peut-être le manque de confiance en eux. »

Le groupe fait peur bien plus encore aux hommes qu'aux femmes. Ils craignent de se retrouver isolés dans un groupe de femmes, imaginent que le groupe sera constitué de personnes en difficulté, et appréhendent principalement les rumeurs. Les familles et les hommes en particulier expriment une peur très grande d'être observés et jugés par les voisins. Certains pères semblent convaincus d'être en marge d'une vie sociale où « les autres » seraient, à l'inverse, à l'aise et solidaires.

III- Le travail des animateurs sur la place des pères

Les structures et leurs responsables font face à des situations très diverses et parfois très douloureuses : certaines personnes n'ont besoin que d'un coup de pouce pour partir, d'autres ont besoin d'un soutien long et appuyé pour se décider.

Quels sont, non plus dans la réalité sociologique, mais dans le travail sur le terrain, les freins et les leviers éventuels à la mobilisation des pères ?

1- Les relations avec les pères en amont des vacances

1-1 L'image de la structure porteuse du projet de vacances

1-1-1 Comment va-t-on devoir payer le cadeau que représentent les vacances ?

La plupart, les personnes interrogées ne tarissent pas d'éloges sur l'aide qu'elles ont reçue dans la structure et ont exprimé beaucoup de confiance à l'égard des animateurs. Mais les personnes qui se sont déplacées sont aussi les plus reconnaissantes et il faut donc être vigilant aux notes dissonantes entendues. On perçoit parfois une défiance à l'endroit de la structure ou, plus particulièrement, à l'endroit des objectifs de la structure et cette défiance pourrait bien être éclairante quant aux motivations de ceux et celles qui ne vont qu'à contrecœur vers la structure. Les craintes sont parfois sous-jacentes, parfois explicites :

- qu'est-ce qu'on va nous demander en échange ?
- quel contrôle veut-on exercer sur nous ?

La formule de « *contrôle social* » n'a pas été utilisée par les interviewés eux-mêmes, mais c'est bien ce dont quelques-uns s'inquiètent :

« Un suivi social, nous, on en a pas besoin. L'appréhension, c'était le suivi social, l'ingérence dans la vie privée, pour voir comment on réagissait, pour étudier un comportement social, alors que... »

Pour ce père de famille la proposition des vacances ne pouvait être désintéressée de la part de la structure :

« Au départ, c'était trop beau pour être vrai ! Que ça coûte que 20 % ! Qu'est-ce qu'il y avait derrière ? C'était le grand point d'interrogation. Il n'y a rien pour rien ! On a quelque chose et, en contrepartie, qu'est-ce qu'il faut donner ? Qu'est-ce qu'on va nous demander en contrepartie ? »

Il faut cependant le remarquer : dans tous les cas cités, ces réticences, quand elles ont été éprouvées, se sont estompées dès que la structure a été approchée de plus près. L'image de la structure avait été négative seulement jusqu'à la rencontre effective avec les responsables qui ont su rassurer les pères.

1-1-2 Les vacances accompagnées : inquiétantes et rassurantes

Les hypothèses initiales nous ont fait explorer la piste d'une gêne particulière des pères, qui seraient délégitimés par le travail social et refuseraient de passer leurs vacances sous le contrôle d'un accompagnateur ou d'une accompagnatrice.

Pour certains, oui, l'accompagnement est sans doute inquiétant, mais sans que l'on puisse préciser clairement s'il s'agit d'un refus du groupe ou d'un refus de l'accompagnement. Les craintes sont mêlées puisque les deux aspects font partie de la même proposition de départ. Les hommes les plus rétifs à tout contact craignent le groupe, sans que leur femme puisse dire si la présence d'un accompagnant est ou non un facteur aggravant.

Dans un cas, celui d'un couple où l'un et l'autre sont marqués par une histoire très lourde d'accompagnement social, la situation a été évoquée dans ces termes :

« On a l'impression qu'on vous tient toujours par la main, qu'on a toujours besoin qu'on sous surveillance, c'est peut-être pour ça que les hommes ne viennent pas, parce qu'ils ont plus d'orgueil. Ils aiment pas qu'on leur dise comment élever leurs enfants, même si ça les aide, ça touche l'orgueil ! »

Mais les autres entretiens ne nous ont pas permis de renforcer cette hypothèse. C'est parfois même une hypothèse clairement rejetée :

« Ce n'est pas parce qu'on était accompagné, c'est le fait que c'est avec des gens, qu'il connaît personne et que c'était que des femmes avec des enfants. »

La très grande majorité des femmes rencontrées pense que le père, quand il ne part pas, n'est pas gêné spécialement par la présence d'un animateur ou d'un travailleur social, pas plus s'il s'agit d'une femme ou d'un homme, et les hommes rencontrés s'expriment dans le même sens. Deux situations dominent dans le profil des pères rencontrés ou décrits par leur femme :

- le père « s'en fout », quand il veut partir, il part, pour lui, pour être en famille « pour en profiter ». C'est alors la part d'autonomie par rapport au groupe qui reste éventuellement une préoccupation.
- le père a renoncé globalement à tout contact avec des personnes qui ne sont pas inscrites dans son univers familial et refuse en bloc toutes les occasions de sortir de sa coquille.

Il faut le remarquer, dans les associations d'habitants on retrouve les mêmes problèmes, la même préoccupation angoissée du regard des autres, sans intervention aucune de responsable institutionnel.

Par ailleurs, il ne faut pas l'oublier, le groupe rassure beaucoup. D'abord grâce au voyage collectif qui évite la responsabilité du déplacement, ensuite par rapport aux activités. La prise en charge est moins lourde si elle est partagée :

« Moi, je suis bien avec tout le monde, des fois on s'amuse mieux que quand on est tout seul ! »

« On serait partis seuls, mais quand c'est en groupe, c'est un plus ! Dans la mesure où il y avait toujours quelqu'un au sein du groupe qui pouvait ne pas participer à une activité et prendre en charge les enfants. »

L'accompagnement est peut-être un frein pour la venue de certains hommes, il est en même temps la condition sine qua non pour que beaucoup de femmes partent. Si les pères les laissent partir avec leurs enfants, c'est qu'ils sont assurés qu'elles sont sous

bonne garde. Ce qui signifie d'abord en sécurité et parfois aussi sous surveillance. Ainsi à la question « pourquoi ne partent-ils pas ? », on peut en substituer une autre : « grâce à quoi partent-elles ? »

Et à cette question il faut répondre que c'est grâce à l'accompagnement que beaucoup de femmes osent partir et que beaucoup d'hommes osent les laisser partir.

Ce point se révèle particulièrement éclairant en ce qui concerne la plupart des familles maghrébines. Selon les épouses, le discours des maris serait :

« je ne pars pas, mais si tu peux partir avec les enfants, tu peux, je te fais confiance »

Cette notion de confiance est au cœur de la question du départ de la mère et des enfants. Selon les mères, les pères ont « confiance ». Mais selon la fille (adulte) d'une des familles, participant à une partie de l'entretien, c'est la présence de l'animatrice qui a empêché le père de partir, mais qui a, en même temps, permis au père de donner son autorisation aux autres membres de sa famille :

« Lui, c'est le patron ! Il a dû se dire que s'il partait avec le centre, il aurait pas pu être le patron ; Mais il a délégué son autorité à la conseillère et il n'y avait pas de problème ! »

1-2 Les objectifs très variés des structures entraînent des relations très différentes avec les hommes

Les pratiques des structures sont très différentes, et ce, pour des raisons qui tiennent peu à des choix idéologiques mais bien plus à des raisons historiques et sociologiques : les objectifs initiaux de chaque structure marquent son histoire et son inscription dans le quartier. Les populations concernées par les vacances familiales sont choisies en fonction de critères institutionnels, en fonction de l'interprétation de ces critères par les porteurs de projets aussi, mais cette interprétation est bien évidemment marquée par les objectifs propres à chaque structure et par les caractéristiques économiques et socioculturelles de chaque quartier.

1-2-1 Des relations plus ou moins spontanées avec les pères du quartier

C'est une évidence, lorsque les pères connaissent la structure et les animateurs, ils partent plus facilement. Une grande part des appréhensions disparaît grâce à la confiance préalable dans l'animateur, encore faut-il que les contacts préalables aient été possibles. Le fonctionnement quotidien des différentes structures les rend plus ou moins faciles :

Les éducateurs de club de prévention ont parfois des relations déjà assez anciennes avec de jeunes pères du quartier, qu'ils avaient pu avoir à suivre de façon professionnelle. De façon plus générale, le statut de club de prévention permet d'avoir des relations avec les hommes du quartier de façon assez naturelle. La relation des responsables de centres sociaux avec les pères est, de par leur statut, moins directe. Dans certains centres sociaux, la priorité est donnée aux groupes de femmes, et c'est avec elles seules que se fait le travail sur l'économie familiale. Dans d'autres, les conseillères suivent les familles pour des difficultés de gestion de budget et sont de ce fait en relation avec le père aussi bien qu'avec la mère de famille. La fréquentation de certaines structures par les hommes se fait souvent grâce à la mixité sociale du quartier, bien plus qu'à un type d'activités déterminé. Il s'agit souvent de pères qui viennent chercher leurs enfants ou leur femme, plutôt que d'activités spécifiques dans leur direction. Ils viennent d'abord en passant et se laissent ensuite convaincre de « donner un coup de main ».

« Quand ils ont commencé à monter l'association, ils avaient besoin d'un chauffeur. Ma femme m'a demandé de venir voir si je pouvais donner un coup de main. »

Le bénévolat est une forme de participation à la vie de l'association très fertile, mais encore faut-il qu'il y ait un besoin ou même un prétexte.

Enfin, il faut signaler que dans certains contextes, c'est la mixité qui régresse. Dans plusieurs cas, la tentative d'élargir les activités de la structure aux hommes, en particulier par des cours d'alphabétisation, cette tentative a échoué. Elle est venue en effet buter contre le refus de certains hommes dans la mesure où il leur paraît inconcevable de laisser leur épouse participer à des activités mixtes, c'est-à-dire de les laisser côtoyer d'autres hommes. Pour éviter de voir les épouses désertir la structure, les responsables ont dû se résigner à poursuivre l'alphabétisation dans la seule direction des femmes. Dans ce cas de figure, la volonté de mobiliser les hommes, aussi affirmée soit-elle, ne peut pas grand chose contre les pesanteurs culturelles.

1-2-2 Des intérêts parfois contradictoires

Un obstacle au départ des pères est très fréquemment évoqué : les parents ont l'un et l'autre besoin de « souffler ». Ils ont besoin de se reposer l'un sans l'autre, voire, se reposer l'un de l'autre. Ce besoin peut paraître contradictoire avec les intérêts de l'enfant, intérêt à partir avec l'un et l'autre ensemble. Contradictoire aussi avec l'idée de faire évoluer, par les vacances familiales, la relation entre le père et les enfants ou la relation entre le mari et la femme. Il faut parfois choisir d'influer entre l'intérêt à long terme : faire changer quelque chose dans le comportement du père et renforcer ses liens sociaux et familiaux, et l'intérêt à court terme : laisser la femme et ses enfants souffler ou s'amuser tranquilles.

Des femmes veulent partir seules, les pères ne sont parfois même pas au courant, quoi que la mère en ait dit à l'animatrice et quels que soient les efforts que celle-ci a fournis pour entrer en contact avec lui.

Plusieurs mères l'ont dit, sans fard ou avec très peu de difficulté :

« Je ne voulais pas qu'il vienne, je ne lui ai pas proposé »

ou encore :

« Je n'ai pas dit qu'il y avait une place pour lui. »

Il peut s'agir de femmes dont le conjoint est alcoolique ou violent et qui craignent de sa part un éventuel éclat en public.

Il peut s'agir seulement, sans allusion à la moindre violence, d'une forme de contrainte exercée par le père. Le mot vacances prend alors un autre sens. Etre en vacances, c'est vivre hors du regard du mari :

« Je n'avais pas envie qu'il parte avec moi. Non, je suis franche, j'aurais peut-être pas passé les vacances que j'ai passées ! Pour moi, c'était une semaine de VACANCES ! J'allais être tranquille, respirer ! »

A la question « et s'il avait été là ? », cette maman répond :

« Il aurait été tout le temps à me dire surveillance : les petits ! Qu'est-ce qu'il sont en train de faire ? Je ne sais même pas si on aurait pu aller se promener le soir ! »

L'envie de s'éloigner du mari, de prendre de la distance peut s'accompagner d'une volonté de rompre provisoirement toute forme de communication :

« Je l'ai juste appelé deux fois, lui il n'a pas pu appeler, je lui avais pas mis de carte dans son portable ! »

Il y a là, dans plusieurs cas, non pas une volonté de rupture avec le père, mais une façon d'essayer de le faire évoluer par la séparation :

« Il a trouvé le temps long ! »

« Le retour c'est très bien passé, très bien ! Il a même refait ma cuisine pendant que j'étais pas là ! »

Des femmes mariées à un Algérien, souvent plus âgé qu'elles, ont dit qu'elles avaient envie de s'amuser, ce qui suppose de vivre hors du regard du mari.

« entre femmes, c'était très, très bien ! On mettait des cassettes, on était bien soudées, bien tranquilles, bien heureuses ! »

Il arrive qu'il s'agisse d'une sorte de conspiration entre les femmes :

« On a dit à celles qui voulaient emmener leur mari : non, non, non ! « C'est mieux s'il vient pas, comme ça, on est libre ! »

« On n'a pas proposé aux maris, on a dit : c'est entre femmes ! »

Plusieurs femmes expliquent qu'elles sont parties seules pour prouver à leur entourage et se prouver à elles-mêmes qu'elles étaient capables de "se débrouiller toutes seules".

"Ma belle-mère disait que je n'y arriverai jamais, j'ai voulu prouver le contraire !"

Ou encore :

" J'avais peur de partir toute seule, je pensais que je n'arriverai pas à me débrouiller et j'étais très fière d'avoir réussi !"

Les freins des pères vis à vis de la structure s'estompent quand ils entrent en contact avec les porteurs de projets.

Les animateurs se débrouillent de leur mieux entre les intérêts des femmes, ceux des enfants et ceux des pères qui ne sont pas, loin de là, toujours convergents.

L'absence du père dans le projet global de la structure n'est pas la marque de la volonté ou de l'indifférence de certains responsables mais plutôt la conséquence de la priorité d'autres objectifs, par exemple la nécessité de respecter aussi le projet de repos de certaines mères. Il peut y avoir aussi, quand il y a projet pédagogique dans ce sens, une volonté d'aide à la démarche d'autonomie de certaines mères.

2- Les leviers repérés

Il n'y a pas de formule idéale unique pour l'ensemble des personnes rencontrées, pas de solution aux réactions de repli de certains pères qui serait valable pour tous les profils rencontrés. Nous avons cependant trouvé sur le terrain des façons de faire, de réfléchir, susceptibles de débloquer certaines situations.

2-1 La multiplication des gestes en direction des pères

Parfois la rencontre entre les pères et les responsables de projets n'est pas toujours possible et dans certaines situations extrêmes, les pères n'ont jamais été en contact avec les animateurs des projets de vacances, ceux-ci n'étant jamais parvenus même à les apercevoir. Pour nombre d'autres pères, à condition de n'attendre aucun résultat rapide, certains événements ou certaines démarches réussissent à les faire entrer en contact avec la structure, viennent à des activités ou même en vacances, parce que les animateurs sont allés les chercher fréquemment et patiemment. Ils reconnaissent cependant que ça aurait pu « ne pas marcher ».. « s'il n'avait vraiment pas voulu, il n'y avait rien à faire. ».

Les sorties familiales, les fêtes, repas et animations de quartier

« Je ne vais pas aux réunions, mais j'avais contact avec le personnel, quand je venais chercher les gamins ici ou quand je vais à la crèche. J'essaye aussi de venir quand il y a des bourses aux vêtements »

De nombreux responsables font état de relations avec les pères au moment de l'élaboration du budget des vacances. Cette circonstance permet d'être en contact avec certains pères et évite de partir sans les avoir jamais rencontrés.

Cependant, d'autres responsables nous font remarquer que le fait de n'avoir de contact que sur des aspects financiers n'est guère valorisant pour les pères, surtout les plus en difficulté ou les plus récalcitrants à toute rencontre. C'est donc pour éviter que les questions d'argent ne soient le seul prétexte à rencontre que certaines structures cherchent à établir des contacts avec les pères sur tout autre chose que des questions financières.

Les sorties familiales avaient été présentées par certaines structures comme un prétexte intéressant à rencontre. Les sorties familiales, nous disait-on, préparent les vacances. On pouvait en effet imaginer que pour des pères très repliés sur eux-mêmes, il était plus facile d'accepter un essai de sociabilité de quelques heures que de partir directement une semaine ou deux.

Cette hypothèse n'a cependant pas été vérifiée. D'abord parce que de nombreuses structures, centrées sur les activités avec les mamans, n'organisent des sorties que certains jours de semaine et jamais le samedi. Quand bien même le père ne travaille pas, il peut prendre prétexte de la recherche de travail pour éviter de participer à la sortie familiale. A la question : pourquoi chercherait-il à y échapper ? les réponses se trouvent dans le manque de mobilité de certains et dans la façon dont toute forme ludique d'éducation est déléguée à la mère. C'est à propos de vacances mais aussi des sorties familiales que beaucoup de mères nous disent « ça ne l'intéresse pas ».

Les repas, et les fêtes ils y viennent semble-t-il plus souvent. C'est le cas pour les plus sociables, gênés surtout par le plus grand nombre de femmes à d'autres activités :

« Quand on est entre femmes, il se sent pas à l'aise. Surtout quand il y a des gens qu'il ne connaît pas .. mais pour les fêtes du quartier, il a tous les copains, il vient mais lui tout seul, non ! »

C'est le cas aussi pour certains des hommes plus isolés, peut-être grâce au fait qu'un repas ou une fête de quartier ne semble pas une circonstance trop impliquante. Ils n'ont sans doute pas l'impression qu'ils vont être observés.

C'est surtout une occupation très circonscrite, on sait exactement ce qu'on va faire puisqu'on va manger et on n'est pas devant le gouffre d'un emploi du temps vide, en compagnie de la femme et des enfants.

De cette façon, plusieurs hommes sont entrés en contact avec des animateurs, comme « mine de rien ».

2-2 La personnalisation du projet

2-2-1 La possibilité d'une part plus ou moins grande d'autonomie

Le départ autonome, sans projet collectif est très apprécié des plus solitaires, apprécié aussi de certaines familles maghrébines où le père est gêné par la proximité entre

hommes et femmes. Pour d'autres, en revanche, seule la présence du groupe et de l'accompagnement permettent de surmonter les peurs.

Entre le départ individuel, (souvent source de très grand stress en même temps qu'il est valorisé par certains hommes), et le séjour collectif en pension complète, il y a une formule de semi autonomie très appréciée : le séjour en camping, avec départ collectif et autonomie sur place.

« Lui, avant de partir, il a demandé où on était dans le camping. On n'était pas près de tout le monde. Pour pas être tout le temps avec tout le groupe, c'était éloigné dans le camping. »

Et un homme lui-même :

« Le départ était en car, mais les bungalows étaient séparés, c'est très important, on est comme chez soi ! »

Toute formule souple paraît positive, parce qu'elle est pour les familles et surtout pour les hommes une prise en considération réelle de leur cas personnel :

« On m'a expliqué avant la première réunion, ils nous ont donné un rendez-vous. J'avais peur de m'inscrire, parce qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes. Qu'est-ce qu'on va faire là ? Qu'est-ce que je vais faire tout seul ? Mais ici, on m'a bien expliqué comment c'était placé dans le camping et qu'on était indépendant. »

Que ce soit pour les convaincre de se joindre aux autres ou pour leur proposer autre chose, encore faut-il, avoir un contact avec les hommes et la seule proposition d'une réunion est souvent dissuasive.

2-2-2 Des entretiens individuels

Spontanément la plupart des hommes se méfient des réunions. Participer à des réunions où, de surcroît, on risque d'avoir à parler de soi est déjà très difficile pour des hommes en activité, de classe moyenne ou supérieure. On demande donc à ceux qui sont le plus en difficulté un effort que les autres ne savent pas ou ne veulent souvent pas faire. Une mère, parmi beaucoup d'autres l'exprime ainsi :

« Avant, il admettait pas que je vienne au groupe, j'avais rien à faire là ! C'est un endroit où on parle sur les autres ! Il a rencontré la conseillère et elle lui a expliqué ! Elle est allée le voir et elle lui a fait comprendre qu'il fallait qu'il vienne aux réunions »

Il ne s'agit pas ici de remettre en cause l'intérêt des réunions collectives de préparation aux vacances, cet intérêt est indéniable aux yeux des organisateurs et de nombreuses femmes rencontrées. Les peurs des autres surtout quand elles ont été dépassées sont très instructives. Mais, parfois, une rencontre préalable (ou plusieurs) avec le couple ou avec le père peut favoriser la présence aux réunions.

Un père :

« Le plus dur c'est de faire le premier pas, d'entrer en contact. Ils nous ont expliqué à tous les deux comment ça se passait, on était déjà informé avant la réunion ! Et c'était bien d'apprendre à connaître avant les gens qui s'occupent de l'association. Ah oui ! Je serais arrivé en réunion tout de suite, j'aurais été très stressé ! »

Et un autre

« On a eu 2 ou 3 entretiens à part et on a pu dire les choses sans se trouver trop bête.. quand on connaît pas ... »

La rencontre individualisée du couple ou de l'homme permet d'aborder de front mais discrètement, les appréhensions éprouvées. Parfois la crainte de s'exprimer devant le groupe et les raisons de cette crainte nous ont été dévoilées avec une grande franchise :

« imaginez que... vous n'arrivez pas à éduquer vos enfants ... vous allez dire ça devant tout le monde ? »

2-3 Les possibilités de persuasion par l'entourage

2-3-1 La demande des mères et des enfants

Plusieurs animateurs nous l'ont dit, l'insistance des mères et celle des enfants a pu convaincre des pères réticents à partir en vacances. Mais dans les entretiens des familles, tant des mères que des pères eux-mêmes ou des couples, cette influence apparaît comme peu déterminante. Il arrive que *« ça marche »*, mais faire convaincre le père par les enfants suppose déjà des inhibitions pas trop fortes du père et une relation de négociation avec les enfants, qui, justement manque le plus à certains pères.

Passer par les mères pour convaincre les maris est une méthode qui fonctionne aussi dans certains cas, mais signalés très rarement. Au fond, soit les pères sont prêts à partir et ils accepteront pratiquement tout de suite la proposition faite par leur femme, soit ils refusent de partir et c'est rarement leur compagne qui peut les convaincre, du moins le disent-elles avec résignation :

« Quand il a décidé quelque chose, ce n'est pas la peine »

Si on veut espérer passer par la famille, mère ou enfants, il est sans doute utile de veiller à ce que l'information donnée par les porteurs du projet, individuellement et surtout en réunion soit transmise aux pères sinon dans sa totalité du moins dans sa partie essentielle.

2-3-2 L'influence des pairs

Les bénéfices des vacances familiales pour la relation entre père et enfants sont reconnus avec enthousiasme par les mères :

« Il s'est occupé de son fils, il s'en est rapproché, même avec les filles, il est plus ouvert ! Il est plus patient ! »

Mais aussi par les pères eux-mêmes :

« Moi, ça m'a apporté plus de contact avec les enfants. Je trouve que je fais plus attention à eux, je fais plus attention à leur manière de parler, je fais leurs devoirs, avant, je le faisais pas. »

Pour un homme, le fait d'entendre cette expérience de la bouche d'un pair peut permettre de se laisser influencer. Les mères sont très souvent attirées vers la structure ou le projet de vacances par d'autres mamans, amies ou voisines. Dans de nombreux cas, les femmes insistent sur l'aspect rassurant pour leur compagnon de la présence d'autres pères pendant les vacances. Avec toutes sortes de variantes, nous entendons la même explication :

« Marc est venu parce que Michael venait »

ou, à l'inverse

« Cette année là, Franck n'est pas venu parce que Serge ne pouvait pas, il a dit qu'il avait retrouvé du travail, c'était vrai mais il aurait pu s'arranger autrement, il ne serait jamais venu si Serge n'était pas venu l'année d'après »

La tâche de convaincre Franck ou Marc pourrait donc incomber en partie à leur copain quand ils en ont un, ou au moins au voisin, avec lequel ils parviennent à s'entendre. La force de conviction des pairs est incomparable, bien connue pour les enfants, elle fonctionne aussi pour les pères. De même qu'une mère ayant dépassé ses peurs va convaincre une autre femme plus facilement que ne le ferait un professionnel, un papa qui a pris du plaisir en vacances devrait pouvoir en convaincre un autre et lui faire envie plus facilement que sa femme avec laquelle les enjeux sont plus complexes.

Comme le dit l'un des hommes interrogés :

« Chaque papa servait de locomotive aux autres ! »

2-4 La mobilisation des pères autour de tâches matérielles

Les structures ont des fonctionnements divers et à chaque mode de fonctionnement peuvent correspondre des activités très concrètes, susceptibles de mobiliser les pères et de les valoriser.

2-4-1 Les avantages du camping

On le sait, certaines CAF n'acceptent pas de financer des départs en camping, il faut cependant signaler les multiples avantages que la formule présente, tout particulièrement en ce qui concerne les hommes. Si le camping n'est pas pratiqué par tous, chaque professionnel peut néanmoins en tirer quelques enseignements.

Le premier avantage du camping, on l'a vu, est de permettre une grande flexibilité quant à la proximité ou l'éloignement des différentes familles : c'est une sorte d'autonomie « à la carte ».

« Sur le camping, on est séparé... mais on peut aussi se rapprocher. Et quand on est séparé, on peut se faire d'autres amis et quand même prendre un grand repas tous ensemble ! C'est rassurant pour ceux qui n'étaient jamais partis. »

Les animateurs qui utilisent prioritairement la formule du camping nous expliquent aussi que c'est un lieu de socialisation privilégié, ce que confirment largement les entretiens auprès des familles :

« Ca fait un lien avec des gens auxquels on ne parle pas d'habitude ! »

« Par rapport aux autres femmes, quand elles voient Yves qui s'occupe de tout, elles disent : t'as de la chance ! Ou alors les hommes lui disent : te laisse pas faire ! Le style un peu macho ! »

Le camping est souvent un lieu de mixité sociale où le regard des uns sur les autres peut être source de transformation des mentalités, processus qu'un père décrit ainsi :

« J'en ai vu un, cette année, il n'avait jamais fait la vaisselle chez lui, il n'y touchait jamais. Quand il m'a vu, il s'y est mis. Il me voyait partir avec la vaisselle, le lendemain, il a pris sa vaisselle et il est venu avec moi ! »

Le camping est aussi un lieu où beaucoup de tâches matérielles sont nécessaires. Il y a du matériel à transporter puis à installer, avant les vacances, il peut y avoir des vérifications techniques, des petites réparations à faire.

Ces activités sont traditionnellement du domaine des hommes, à ce titre, elles les rassurent et les mettent en position de retrouver une certaine fierté.

2-4-2 Stands, tentes, transports....

Si toutes les structures ne sont pas concernées, loin de là, par le camping, des tâches matérielles multiples peuvent cependant être confiées aux hommes. Certaines structures ont l'habitude d'organiser des kermesses, des fêtes de quartier, des ventes d'objets divers, des bourses aux vêtements. Les exemples sont variés : dans de nombreuses circonstances, il faut monter ou démonter des stands, installer des tentes ou des tables :

« J'ai souvent monté les tentes pour la kermesse ou organisé les stands pour les bourses aux vêtements »

Il faut ranger, réparer, manipuler, transporter... Pour les départs en vacances en bus il arrive qu'un père assure la conduite. En train, avec ou sans transport collectif sur place, un père peut transporter les personnes ou les bagages ou encore contribuer à faire les courses importantes...

Toutes ces activités sont très prisées par des hommes qui trouvent là des activités valorisantes non seulement parce qu'il s'agit de tâches traditionnellement masculines, mais aussi parce qu'elles ont une indéniable utilité pour la collectivité.

Or le sentiment d'utilité sociale est bien ce qui manque le plus à certains.

Conclusion

Le manque de mobilité de certaines familles est souvent lié à la conjonction entre leur situation de précarité et une histoire familiale déjà peu propice à la mobilité. Dans ces familles qui éprouvent de grandes appréhensions à quitter leur univers familial, les pères sont plus en difficulté encore que les mères.

Parce qu'ils pensent être ceux qui seront jugés le plus sévèrement sur le comportement de leur famille, ils craignent plus que les femmes le regard des voisins sur leur intimité et les rumeurs du quartier. Pour peu qu'ils aient des problèmes avec l'alcool ou des difficultés éducatives particulières, leur gêne vis à vis du groupe n'en sera que plus grande.

Bien plus que la présence d'accompagnateurs professionnels, c'est le jugement du groupe, celui des voisins qui fait hésiter certains pères ou les amène à refuser de partir en vacances familiales

L'évolution globale de la société française a valorisé de nouvelles normes d'éducation, fondées sur l'expression des sentiments, la communication et la négociation entre parents et enfants. Certains pères, souvent mal préparés à cette évolution par leur propre éducation et en même temps délégitimés par le chômage et l'inactivité, ont beaucoup de difficultés à s'adapter aux nouvelles normes d'éducation.

La crainte des vacances est liée, pour certains pères, à une vision plus générale des loisirs. L'idée de prendre des vacances avec les enfants peut se heurter au manque d'habitude de passer du temps avec eux.

Les travailleurs sociaux ou les responsables bénévoles ne peuvent pas tout, le besoin de souffler sans l'autre est bien réel, autant pour les hommes que pour les femmes.

Les vacances sont un outil parmi d'autres. Comme le dit une responsable : *« c'est le maillage des différentes activités qui permet d'être en contact avec les pères »*. Mais les vacances sont un outil privilégié. A condition d'avoir compris que les résultats ne s'obtiennent qu'à long terme, voire, à très long terme, elles permettent d'entrer en contact prolongé avec des pères jusque-là très repliés sur eux-mêmes.

Les responsables, professionnels ou bénévoles peuvent influencer sur le départ des pères, surtout quand il est souhaité par la mère, en investissant la relation avec les pères en amont des réunions collectives et en cherchant toutes les voies de communication avec eux. Les relations avec les hommes se gagnent souvent grâce à leur mobilisation sur des tâches matérielles.

Inquiets à l'idée de se retrouver dans un univers perçu comme uniquement féminin, c'est par les hommes de leur entourage, plus que par leur femme ou leurs enfants que certains pères peuvent être convaincus de se joindre à un projet de vacances.

Annexe

Gérard NEYRAND

EVOLUTION FAMILIALE ET NOUVELLES FORMES DE LA PARENTALITÉ DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE

De multiples évolutions ont bouleversé aujourd'hui le cadre de la relation parentale, la façon d'exercer ce que l'on appelle la parentalité, l'art d'être parent. Ces évolutions renvoient aussi bien à un changement global qu'à des changements plus localisés. On peut schématiquement désigner le changement global, sociétal, sous le terme d'*individualisation*, de montée de l'individu et non plus de la famille comme principe de référence social. Alors que les autres changements concernent des registres très différents en interaction : économique, culturel, relationnel, médical, scientifique, communicationnel... et, bien sûr, juridique.

Les évolutions qui concernent ces différents registres ne sont pas indépendantes, elles interagissent et se répondent. Ainsi, la montée de l'emploi féminin salarié est-elle liée à la généralisation et l'allongement de l'enseignement, à la tertiarisation de l'économie, aux évolutions des mœurs et des représentations sociales ; elle contribue à redéfinir la position de la mère à l'égard de l'enfant et à alimenter la demande de modes d'accueil de la petite enfance. De même, les progrès médicaux ont-ils eu un impact décisif sur la représentation de la filiation, en obligeant, par le biais de la contraception moderne, à penser l'enfant avant même sa conception, à faire le choix de sa venue ; puis, en permettant avec les procréations médicalement assistées que des couples inféconds, voire des personnes seules ou homosexuelles, bénéficient d'une descendance avec l'aide éventuelle d'un tiers donneur de gamètes.

Mais la manifestation la plus évidente de cette évolution et qui a touché toute la société réside dans le changement de statut de l'union conjugale, qui s'est traduit aussi bien par la montée de l'union libre que par celle du divorce, et leurs conséquences : l'importance des conceptions hors mariage, des situations monoparentales et des recompositions familiales. Ce qui a directement généré le développement de nouvelles formes de parentalité.

Pour mieux comprendre comment s'est ainsi renouvelé la parentalité, je vous propose de revenir sur cette histoire récente, qui conditionne la situation actuelle, et dont j'ai rendu compte dans mon livre : *L'enfant, la mère et la question du père*.

L'EVOLUTION DES CONCEPTIONS DU LIEN FAMILIAL DEPUIS L'INTRODUCTION DU DIVORCE

Longtemps la famille a été conçue comme une unité organisée autour d'un couple conjugal soudé par le mariage auquel venaient s'adjoindre les enfants, sans qu'il soit possible de concevoir toute séparation des parents autrement que comme une catastrophe, à l'image de ce que représentait le décès de l'un d'entre eux. Cette conception, très prégnante jusque dans les années 1970, était pourtant minée depuis longtemps par la montée progressive du primat de l'individu et la désacralisation du mariage.

L'individualisme révolutionnaire promoteur d'un divorce en décalage avec l'inertie des mœurs

Mais le processus d'individualisation qui s'affirme depuis la philosophie des Lumières et trouve son expression politique avec la Révolution française et la Déclaration des droits de l'homme de 1789 n'a que lentement érodé la conception d'une famille une et indivisible. Si le divorce est introduit dans la législation française à la Révolution en 1792 en même temps que le mariage civil, il ne concerne alors que bien peu de monde et sera aboli à la Restauration en 1816 sans que cela pose vraiment problème, tant la législation révolutionnaire basée sur l'affirmation de la liberté individuelle était en avance sur l'évolution des mœurs.

S'il est réintroduit en 1884 par la loi Naquet, il ne concerne guère alors que les cas de force majeure liés à une faute d'un des époux, et ce jusqu'en 1975 à la réintroduction du divorce par consentement mutuel qu'avait inauguré la Révolution⁵.

Le principe d'indissolubilité du lien conjugal imposé par la doctrine religieuse du mariage-sacrement est donc resté très vivace jusqu'à bien après la laïcisation du mariage.

⁵ Voir le chapitre "Evolution de la divortialité" de notre ouvrage, Gérard Neyrand et Marine M'Sili, *Les couples mixtes et le divorce. Le poids de la différence*, L'harmattan, 1996

Il n'est pas inutile de noter que durant toute cette période de domination masculine et patriarcale le divorce est prononcé essentiellement à l'initiative des hommes, prenant l'apparence d'une répudiation sous la Révolution ou d'une sanction beaucoup plus sévère de l'adultère pour la femme que pour l'homme par la suite. On sait, en effet, que, comme le rappelle le doyen Carbonnier, "*le cœur du mariage, ce n'est pas le couple, c'est la présomption de paternité*". Il s'agit bien de donner officiellement, socialement, un père aux futurs enfants de la femme qu'un homme épouse. Ce qui implique virginité de celle-ci au mariage et fidélité ensuite, et rend compte de la plus grande sévérité de la loi à son égard... pratiquement jusqu'à ce que les méthodes modernes de contraception permettent de dissocier complètement la sexualité de la reproduction. Le divorce va donc pendant longtemps sanctionner une atteinte aux règles de la vie sociale et restera peu répandu et stigmatisé. Sa progression est lente et continue tout au long de la première moitié du XXe siècle : 10 000 au début du siècle, 15 000 avant le premier conflit mondial, 30 000 avant le deuxième, puis de 1945 à 1965 une stagnation avant l'explosion des années 70.

Les années 50, âge d'or de la famille nucléaire traditionnelle

Les années 50 apparaissent ainsi comme la période d'âge d'or du modèle de la famille conjugale dite traditionnelle, nucléaire et asymétrique, qui apparaît alors universel aux yeux des occidentaux. L'homme et la femme y occupent des places bien différenciées : la femme voit consacrer son rôle de gardienne du foyer, dévolue à la gestion des affects comme des activités domestiques, à l'éducation des enfants, à la préservation de la sphère de l'intimité ; alors que l'homme est renvoyé à la triple tâche de pourvoir aux besoins de la famille, d'assurer le lien avec l'extérieur, tout en étant le gardien de l'ordre social. En la théorisant, les écrits scientifiques légitiment cette structure familiale dominante. Le sociologue américain Talcott Parsons analyse ainsi ce modèle de la famille comme un aboutissement de l'évolution sociale, et par là le naturalise. Selon lui, avec l'industrialisation, la famille a perdu ses fonctions de production, ses fonctions politiques et religieuses qu'elle avait dans les sociétés traditionnelles : elle partage ses responsabilités financières et éducatives avec d'autres institutions. Il lui reste pour rôle de socialiser l'enfant et d'assurer l'équilibre psychologique des adultes. Dans ce type de famille nucléaire, les rôles masculins et féminins apparaissent spécialisés et fonctionnels. Le père joue un rôle "instrumental", en faisant le lien avec la société et en assurant les revenus financiers. La mère, elle assume le rôle "expressif" dans la famille⁷.

A cette époque l'enfant n'est pas encore devenu un bien rare et les familles de trois enfants ne sont pas considérées par les démographes comme des familles nombreuses comme aujourd'hui. Cette période de *baby boom* s'effectue dans une ambiance où chaque sexe est crédité d'un rôle, qu'il ne remet guère en cause si ce n'est parfois de manière voilée. Le taux d'activité féminine salariée atteint son plus bas niveau en 1962 avec 41% chez les femmes de 25-45 ans (la tranche d'âge la plus active). Le modèle de la femme au foyer est d'autant plus prégnant à ce moment-là que les théories psychologiques qui le théorisent se diffusent de plus en plus avec le développement des médias : livre, presse, radio...

La guerre à l'origine de la théorie de la carence maternelle

La guerre, par les pertes provoquées et les éclatements familiaux produits, a contribué indirectement à la valorisation du modèle de la famille conjugale traditionnelle ; et ce par le biais des théories psychologiques que les situations des orphelins recueillis en institution ont généré : théorie de l'hospitalisme et théorie de la carence maternelle.

Constatant les graves troubles psychiques des bébés placés dans des institutions qui leur assurent une parfaite hygiène physique mais ne se préoccupent guère de leurs besoins affectifs, avec souvent une nurse s'occupant d'une vingtaine de bébés, René A. Spitz décrit leurs troubles sous le nom d'*hospitalisme*⁸. La théorie avance alors la notion de carences affectives ou de carences de soins maternels pour rendre compte de ces pathologies, ou plus directement encore de *carence maternelle*. Des chercheurs comme John Bowlby, Mary Ainsworth, et en France Michel Soulé, Jenny Aubry et son équipe⁹ développent et popularisent cette théorie, qui atteint une audience extraordinaire et se répand dans le grand public.

L'impact des théories de la carence affective

⁷ T. Parsons, *Family, socialization and interaction process*, Glencoe, Free Press, 1955.

⁸ René A. Spitz, "Hospitalism : an inquiry into the genesis of psychiatric conditions in early childhood I", *The psychoanalytic study of child*, New York, vol. I, 1945.

⁹ John Bowlby, *Soins maternels et santé mentale*, OMS, Genève, 1951. Mary Ainsworth, "Les répercussions de la carence maternelle : faits observés et controverses, dans le contexte de la stratégie des recherches", *Cahiers de l'O.M.S. "Carence de soins maternels. Réévaluation de ses effets"*, n°14, 1961. Michel Soulé, "La carence des soins maternels dans la petite enfance : la frustration précoce et ses effets cliniques", *Psychiatrie de l'enfant*, PUF, I(2), 1958. Jenny Aubry et collab., *La carence de soins maternels. Les effets de la séparation et de la privation de soins maternels sur le développement des jeunes enfants*, C.I.E., Paris, PUF, 1955 ; réédité en 1983 sous le titre *Enfance abandonnée*, Paris, Scarabée-Métalié.

Les conséquences en sont multiples et me paraissent très significatives de l'état d'esprit de l'époque au niveau idéologico-politique, scientifique et familial. Enumérons les : tout d'abord, une véritable irruption de la psychanalyse dans la pédiatrie par le biais de la pédopsychiatrie. L'image du bébé comme tube digestif, encore très prégnante à l'époque, est délégitimée, et l'importance de l'affectivité chez le jeune enfant reconnue et popularisée.

Ensuite, un discrédit jeté sur tout l'accueil collectif, au-delà des institutions de soin, et qui dépasse le simple cadre médical pour atteindre une dimension proprement idéologique en pleine période de guerre froide. Il s'agit bien alors de promouvoir l'image de la mère au foyer pour le bien de l'enfant et contre le travail en usine et l'accueil "collectiviste" en crèche ou garderie. Comme le dit très bien René Spitz lorsqu'il énonce *"la détérioration rapide de la relation mère-enfant a commencé il y a environ un siècle et a été provoquée par l'instauration de l'industrialisation de la production. Le changement d'idéologie qui a correspondu a ouvert la voie à l'embrigadement de la mère dans le travail d'usine, ce qui l'a éloignée de sa famille et de son foyer"*¹⁰.

La "bonne famille" est alors pour la théorie dominante celle où le père travaille à l'extérieur et la mère s'occupe de l'enfant et son foyer, à la fois dans l'intérêt de l'enfant et dans celui de la famille. *Le lien familial est un lien groupal qui articule des individus spécifiques, qui jouent des rôles et occupent des fonctions qui leur sont propres.*

La famille possède une âme : l'enfant, une gardienne : la mère, et un représentant : le père. Il est clair que du rapport à l'enfant le père se trouve quelque peu marginalisé, et c'est en opposition à une telle marginalisation que vont se positionner les "nouveaux pères".

Remarquons en passant que la théorie lacanienne des fonctions parentales s'établit dans une certaine congruence avec un tel modèle, construisant une interprétation pertinente de sa dynamique inconsciente. La question qui lui sera posée et reste encore largement d'actualité concerne son rapport à l'Histoire et oppose une conception de la structure statique et atemporelle, à une conception dynamique, alors reliée à l'évolution sociale.

La reconfiguration théorico-sociale, fin des années 60-années 70

Ce qui va se passer fin des années 60-début des années 70 montre bien l'articulation des technologies, des pratiques sociales et des savoirs. Les évolutions techniques portent aussi bien sur la dimension économique de la production des biens matériels que sur la dimension bio-médicale de la reproduction humaine, conjuguées à l'arrivée en masse des enfants des couches moyennes dans les universités, la montée de la culture jeune et le désir d'émancipation féminine, elles suscitent un intérêt croissant pour les théories de critique sociale, notamment les théories freudo-marxistes d'Herbert Marcuse ou Wilhelm Reich, mais aussi celles de l'éducation anti-autoritaire et de la remise en cause de l'éducation familiale traditionnelle.

Après qu'un auteur comme Bruno Bettelheim a montré la viabilité d'un mode de socialisation des enfants différent de celui de la famille nucléaire dans son étude sur les kibboutz *Les enfants du rêve*¹¹, Elisabeth Badinter va venir synthétiser les virulentes critiques féministes de la maternité en leur donnant un fondement socio-historique¹². Si la notion-même d'instinct maternel peut être remise en question, infligeant à l'éternel féminin une blessure narcissique inaltérable, c'est que l'évolution des attitudes s'attaque bien aux fondements antérieurs de ce qui structurerait l'espace privé : la domination masculine et sa contrepartie, le pouvoir maternel¹³.

Dans le domaine éducatif, la délégitimation des notions d'autorité et de contrainte s'accompagne du désinvestissement de la position de contrôle éducatif du père, et de la promotion de l'individualité de l'enfant. Dans le numéro de *Partisans* "Pédagogie : éducation ou mise en condition ?", A. Clausse énonce clairement cet objectif. *"Une famille qui, au nom de son économie interne ou au nom d'une idéologie discutable dont elle voudrait être l'instrument, étoufferait l'individu dans les limites de la finalité qu'elle s'assigne, serait à condamner ou à réformer."*¹⁴ S'ouvrent par exemple en Allemagne des *Kinderlaeden* ou "Boutiques d'enfants"¹⁵, sortes de crèches parentales où sont mis en œuvre les principes d'éducation anti-autoritaire, qui se basent sur une lecture socialiste de la théorie psychanalytique. Ils s'inspirent notamment de l'expérience moscovite de Vera Schmidt dans les années 20, relatée dans *Education psychanalytique en Union Soviétique*, petit opuscule de 1924 traduit par Constantin Sinelnikoff, par ailleurs traducteur de Reich, en 1972.

Toujours est-il que la nouvelle orientation apportée est bien la mise en avant de la personne du petit enfant dans l'éducation. D'une certaine façon, Françoise Dolto et la Maison verte se situent dans la filiation de ce mouvement, même si l'expérience est très différente et se situe dans un

¹⁰ Cité par Liane Mozère, *Le printemps des crèches*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 53.

¹¹ Paris, Robert Laffont, 1969.

¹² E. Badinter, *L'amour en plus*, Paris, Flammarion, 1980.

¹³ G. Neyrand, "Conjugalités plurielles et renouvellement de la parentalité", *Dialogue*, n°150, 2000.

¹⁴ *Partisans* "Pédagogie : éducation ou mise en condition ?", Paris, 1967, réédition Maspéro, 1971.

¹⁵ K. Sadoun, V. Schmidt, E. Schultz, *Les "boutiques d'enfants" de Berlin. Education antiautoritaire et lutte pour le socialisme*, Berlin (Paris, Maspéro, 1972).

autre contexte. Dolto ne notait-elle pas à propos de la crèche sauvage de la Sorbonne en 1968 "Ce lieu de vie des enfants de tous âges de ce mois fou a été un paradis pour beaucoup et pour certains la meilleure des psychothérapies d'enfants que j'ai jamais vue (...) C'était vraiment un lieu de vie et de développement, qui l'aurait cru avant cette expérience..."¹⁶ Avec elle s'élabore une synthèse de ces différentes évolutions plus ou moins contradictoires à partir de la nouvelle place accordée au petit enfant, qui sera popularisée dans une formule devenu un slogan : *le bébé est une personne*.

On assiste ainsi à cette époque à la mise en place d'un modèle de famille "démocratique", "antiautoritaire", "égalitariste" concurrent du modèle traditionnel. Le lien familial y est conçu sur un mode libertaire, aussi bien au niveau sexuel qu'éducatif. Ce qui est mis en avant c'est l'autonomie de la personne et sa capacité à s'auto-déterminer. Y correspond l'expansion des communautés, qui trouve vite ses limites, mais qui laisse l'empreinte de toute une génération élevée sur de nouvelles bases.

Le repositionnement de la question du père

Mais cette époque inaugure des bouleversements sans précédents dans le domaine des rapports familiaux et des rapports parentaux. La place d'un acteur familial s'y trouve particulièrement remise en cause, celle du père, qui y voit reconfigurés presque tous ses paramètres de définition sociale. En 1970, la loi a entériné cette évolution en remplaçant la notion de puissance paternelle par celle d'autorité parentale exercée conjointement par les deux parents. En 1975, la réforme sur le divorce introduit le divorce par consentement mutuel, accompagnant une période d'extraordinaire développement de celui-ci. Dix ans après, le taux de divortialité à presque triplé, dépassant les 30%. Se stabilisant ensuite, il remontera à nouveau dans les années 90 pour atteindre à l'heure actuelle les 40%.

Cela se traduit par l'ouverture du champ des positions paternelles possibles. Les pères se positionneront ainsi dans un espace qui va du report sur la mère de l'ensemble de la charge éducative que favorise la montée des séparations à l'investissement d'une nouvelle position de soin et de prise en charge paternelle précoce qu'incarnent ceux que l'on a appelés, faute d'une élaboration théorique du changement en cours, les *nouveaux pères*. Reprenant les résultats des psychologues américains¹⁷, les travaux français sur la compétence paternelle à l'égard du bébé¹⁸, ce que l'on pourrait appeler le *paternage*, montrent aussi bien les capacités des pères à s'occuper de leurs jeunes enfants que l'avantage qu'y trouvent les bébés, sans qu'y soient aucunement mises en danger les identités de sexe¹⁹.

Paradoxalement, c'est aussi l'époque où un grand nombre d'enfants sont privés de toute relation à leurs pères à la suite d'une séparation de leurs parents. Cette situation, qui concerne pratiquement un enfant sur deux après la séparation²⁰, apparaît comme l'indice de la fragilisation extrême de la position paternelle. Cette fragilisation de la place du père s'exprime tout autant dans l'intériorisation acceptée par beaucoup de la répartition classique des rôles parentaux, qui veut que ce soit la mère qui ait la "garde" de l'enfant, que dans la revendication inaboutie à la coparentalité que portent les pères nouveaux qui se regroupent alors en associations.

Ainsi, des lois de 1987, 1993 et février 2002 sur l'Autorité parentale conjointe, puis la Résidence alternée.

La réinterrogation de la filiation

Dans le même temps, l'introduction des Procréations Médicalement Assistées, avec la naissance du premier "bébé éprouvette" Louise Brown en Angleterre en 1978, relance le débat sur la filiation et la paternité, et contribue à reposer une question dont on croyait détenir une réponse inaltérable : celle de la maternité. En effet, le don de gamète, en l'occurrence le don d'ovule, va permettre une scission à l'intérieur de ce qui était posé comme une évidence inaliénable : la maternité biologique. Qui est la mère biologique du bébé, la donneuse de gamète ou la porteuse de l'embryon ?

Si les comités d'éthique, créés à la hâte, se penchent sur ce type de question pour essayer d'éclairer l'attitude que doit adopter la justice, on subodore déjà que l'on est rentré dans une longue suite d'interrogations nouvelles, dont l'homoparentalité est la dernière en date... avant que ne se pose véritablement la question du clonage de l'être humain.

Les enjeux théoriques sous-jacents à de telles mutations sont forts, des psychanalystes comme Michel Tort, Monique Schneider, Monette Vacquin, Françoise Hurstel, Geneviève Delaisi de Parseval... et bien d'autres, se penchent sur leurs significations, essayant de dépasser une conception trop structuro-fonctionnaliste statique du parental et de son insertion dans une société

¹⁶ Françoise Dolto, Introduction au catalogue de l'Exposition sur les Centres de la Petite Enfance, Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, n°7, 1978, p. 4. Cité par Liane Mozère, *Le printemps des crèches*, Paris, L'Harmattan, 1992.

¹⁷ Par exemple M. Yogman, "La présence du père" in *Objectif bébé, Autrement*, n°72, 1985.

¹⁸ J. le Camus, F. Labrell, C. Zaouche-Gaudron, *Le rôle du père dans le développement du jeune enfant*, Paris, Nathan, 1997.

¹⁹ C. Saint-Marc, "La compétence relationnelle du père", *Pères et paternité dans la France et l'Europe d'aujourd'hui*, Revue française des affaires sociales, hors série, 1988.

²⁰ I. Théry, *Couple, filiation et parenté aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob/La Documentation française, 1998.

en pleine mutation.

Vers un nouveau mode de fonctionnement familial

Les comportements parentaux, eux, qui sont essentiellement concernés par les effets des séparations parentales et des recompositions familiales, se situent en retrait des avancées, jugées excessives, des années 70, et se replient sur les valeurs désormais fondatrices de la réalisation de soi comme objectif et de l'amour comme moyen d'y advenir. Paradoxalement, l'affirmation de l'individu passe par l'attachement affectif à ceux qui sont désignés par Georges H. Mead²¹ comme des *autrui significatifs*. Comme le dit François de Singly : "L'individualisme se définit par l'exigence d'être soi, ce qui ne signifie absolument pas par l'exigence d'être seul, puisque le "soi" se construit grâce à un proche, à un *autrui significatif*."²²

Dans cette stratégie individualisante, le conjoint et l'enfant tiennent une place particulière. Avec une conséquence bien différente pour les deux : la fragilité du lien conjugal d'un côté et le renforcement du lien parental de l'autre. Comme le dit Irène Théry²³, *l'idéal d'inconditionnalité a été transféré du conjugal vers le parental*. On aboutit alors à ce que les relations à l'intérieur du groupe familial s'individualisent de plus en plus, chacun a à gérer sa propre relation avec chacun des autres membres, dans un ensemble où "l'esprit de famille" perd de l'importance au bénéfice du dialogue interactif réunissant en quelque sorte plusieurs *dyades*.

Le modèle familial traditionnel, bien que toujours prégnant dans les milieux populaires, est passé au second plan, au bénéfice d'un modèle "de compromis", articulant les composantes novatrices que sont l'égalité des conjoints ou la répartition des tâches... et des composantes traditionnelles, comme une certaine spécialisation maternelle à l'enfant qui perdure. Le tout géré par le dialogue comme principe de régulation et une autorité parentale explicative, communicatrice... le lien à l'enfant étant devenu, au-delà des aléas du couple, le principal support du lien familial.

Ce qui traduit l'extraordinaire renversement qui s'est effectué au cours du XXe siècle en matière de lien familial.

LES TROIS DIMENSIONS DE LA FILIATION

Que nous apporte ce rappel de l'évolution historique au niveau de l'analyse de la parentalité ? C'est qu'elle met en avant la dissociation actuelle des différentes dimensions constituant l'état de parent :

– **la dimension biologique**, qui a permis que soit conçu l'enfant par le biais de géniteurs, dont la fonction peut s'arrêter là.

Cette situation de simple géniteur avait certes toujours existé de façon marginale, mais les progrès de l'aide médicale à la procréation vont la réinterroger.

– **La dimension socio-juridique**, le fait que la société, par l'intermédiaire du droit, enregistre l'auto-désignation des parents voire les désigne elle-même, par exemple avec l'adoption.

Il y a donc une *parentalisation sociale* dans le fait que le juridique entérine la désignation sociale des parents, les constitue et les légitime en tant que parents. Elle inscrit l'enfant dans une généalogie, un rapport à ses deux lignées parentales.

A cet égard, il n'est pas inutile de rappeler ce que j'ai dit au début, que la *fonction originelle* du mariage est de désigner le père de l'enfant. Au mari est dévolue une "présomption de paternité". Longtemps la parenté, au sens restreint du lien enfants-parents, a supposé une institutionnalisation très forte. Se marier était la condition pour avoir des enfants, sinon on s'exposait à une stigmatisation sociale très importante. Étaient garantes de la filiation la virginité de la femme au mariage et sa fidélité ensuite.

D'une certaine façon, la contraception moderne a fini de saper ce fondement, en assurant au couple le choix du moment de la conception. Ce qui participe à la relative désaffection à l'égard du mariage. Désormais, plus de 40% des enfants naissent hors mariage, et plus de la moitié des premiers enfants²⁴. *L'institutionnalisation ne se fait plus alors que par la reconnaissance de l'enfant*.

Ainsi, l'importance de la dimension institutionnelle de la filiation et de la parentalité a décliné au profit de sa dimension relationnelle, éducative.

La montée des divorces et des séparations montre que cette dimension institutionnelle peut être partiellement, voire complètement, disjointe de la dimension suivante, c'est-à-dire la dimension

²¹ Georges H. Mead, *L'esprit, le soi et la société*, PUF, 1963.

²² F. de Singly, "Le modèle singulier de la famille contemporaine", *Panoramique "La famille malgré tout"*, n°25, 1996, p. 30.

²³ Irène Théry, "Différence des sexes et différence des générations. L'institution familiale en déshérence", *Esprit "Malaise dans la filiation"*, n° 227, décembre 1996.

²⁴ Francisco Munoz-Perez et France Prioux, "Naître hors mariage", *Population et sociétés*, n°342, janvier 1999.

éducative. On sait qu'un quart des pères ne voient plus leurs enfants après divorce et un quart très rarement²⁵, pour eux l'exercice concret de leur paternité à travers la relation à l'enfant s'est révélé très difficile, notamment parce que beaucoup se sont sentis désinstitué de leur paternité par le divorce, et ne possédaient pas les ressources symboliques pour la réinstituer dans le relationnel, notamment pour les pères des couches populaires.

– **la dimension éducative, affective, relationnelle** constitue donc la troisième dimension de la parentalité. Elle met en jeu le rapport imaginaire à l'enfant et participe du processus de *parentalisation psychologique*, qui fait que la relation parentale se construit mentalement, s'élabore dans le rapport avec le bébé.

Les définitions psychologiques ont tendance à limiter la parentalité à cette dimension en oubliant le processus de parentalisation sociale. Elles laissent entendre (parfois à leur insu), que la parentalité serait première par rapport à l'organisation sociale, qu'il y aurait une essence intemporelle de celle-ci. Par exemple, Martine Lamour et Marthe Barraco énoncent-elles dans *Souffrances autour du berceau* : "La parentalité peut se définir comme l'ensemble des réaménagements psychiques et affectifs qui permettent à des adultes de devenir parents, c'est-à-dire de répondre aux besoins de leur(s) enfant(s) à trois niveaux : le corps (les soins nourriciers) ; la vie affective ; la vie psychique. C'est un processus maturatif."²⁶

Ce que met bien en évidence cette définition c'est que le fait d'être parent n'est pas une donnée si évidente, en fait le parent se constitue comme tel dans le rapport à l'enfant. Comme le rappelle Patrick Ben Soussan : "On ne devient pas parent à la naissance d'un enfant. Être père, être mère n'est pas un fait de nature, d'instinct, de gènes, mais bien un fait de culture. [...] Ce qui semblait couler de source il n'y a encore que quelques années apparaît aujourd'hui comme un véritable travail psychique maturatif et structurant."²⁷

La dimension psychique de la parentalité se joue donc, et se rejoue, dans le relationnel, dans le rapport affectif et éducatif d'un parent à son enfant. Ce qui veut bien dire qu'à la suite d'un événement particulier comme la séparation parentale, la parentalité psychique peut s'estomper, un parent peut ne plus se reconnaître comme tel pour son enfant, et en quelque sorte s'en désaffilier²⁸, désinvestissant plus ou moins complètement un aspect de son statut de parent. A l'inverse, un tiers, non désigné comme parent par la société, peut entrer dans une relation de type parental avec un enfant, par exemple le nouveau compagnon ou la nouvelle compagne du parent gardien.

On voit bien que les différentes dimensions constitutives de l'état de parent peuvent être disjointes ou partagées et que si un enfant peut ne pas avoir de parent auprès de lui, il peut parfois en avoir plus de deux. Ce qui est de plus en plus le cas aujourd'hui. Cependant, les parentalités additionnelles qui peuvent advenir dans la vie d'un enfant ne se substituent pas aux parentalités originelles mais s'y surajoutent. La mère et surtout le père, car c'est lui qui a la position la plus fragile, d'origine le restent toute leur vie, et avec eux les lignées parentales de l'enfant.

Si la plupart du temps les trois dimensions en jeu sont présentes d'emblée dans le lien parental, de plus en plus on trouve des situations où elles peuvent être dissociées, l'adoption bien sûr, mais aussi les procréations assistées avec donneurs, et les ruptures précoces reposent la question de ce qu'est la maternité et la paternité d'origine.

Aujourd'hui on peut établir avec certitude par l'empreinte génétique qui sont les parents biologiques, mais on a vu que ce n'est pas le biologique qui institue le parent comme tel mais à la fois la société et la relation à l'enfant. Les débats à ce sujet demeurent et on peut comprendre la difficulté des juristes à se positionner au regard de tels débats, concernant par exemple les PMA, l'accouchement sous X, l'homoparentalité, l'adoption... et le droit à la connaissance de ses origines biologiques.

Toutefois deux grands principes ont progressivement émergé pour servir de référence au positionnement des institutions : d'abord celui de *l'intérêt de l'enfant*, terme vague qui peut servir d'alibi à beaucoup de choses comme le souligne Irène Théry mais qui manifeste le souci contemporain de réserve des institutions à l'égard des relations privées entre adultes, puis le principe qui s'est progressivement affirmé dans la continuité du premier du *maintien du lien de l'enfant à ses deux parents*.

On constate que la situation est devenue bien complexe, pourtant à côté du sexe du parent il y a un autre élément très différenciateur dans la mise en œuvre de la parentalité que je n'ai pas vraiment abordé et qui est son milieu social.

Vers une égalité parentale... dans la différenciation sociale ?

En effet, les nouvelles théorisations de la parentalité reconfigurent la répartition des attributions de

²⁵ Irène Théry, *Couple, filiation et parenté aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob/La Documentation Française, 1998.

²⁶ Martine Lamour, Marthe Barraco, *Souffrances autour du berceau*, Gaëtan Morin éditeur, Paris, 1998, p. 26.

²⁷ Patrick Ben Soussan, "Faites des pères, faites des mères", in *La parentalité exposée*, Renonville Saint-Agne, Erès 2000, p. 13-15.

²⁸ Illustrant un versant du processus de désaffiliation cher à Robert Castel.

chaque sexe, elles mettent en scène le partage du symbolique entre les sexes alors que l'accès au réel du corps de l'enfant n'est plus réservé à la mère. Car ce qui manque sans doute au positionnement identitaire des parents modernes, c'est que soit reconnue, aux nouvelles positions parentales, toute leur légitimité. Ce qui suppose une refondation théorique de la place du père par rapport à l'enfant, libérant la mère d'un pouvoir excessif sur l'enfant, qui correspond le plus souvent à une charge matérielle et mentale injustifiée.

C'est dans ce sens que vont un certain nombre de travaux contemporains en redéfinissant un espace de la parentalité beaucoup plus mobile qu'autrefois, ouvert à une redéfinition des places parentales qui intègre les objectifs de la démocratie familiale et de la reconnaissance de l'autonomie de l'individu.

Mais le problème, c'est qu'une telle redéfinition ne peut concerner qu'une partie de la population, celle qui est la plus favorisée, économiquement et surtout culturellement.

Comme le disent Jacques Commaille et Claude Martin :

" L'autre face de cette évolution renvoie au fait que cette famille "détraditionnalisée"²⁹ reste réservée à quelques-uns : son accès est en effet tributaire des ressources permettant de s'inscrire dans cette logique d'autoproduction normative ;

plus encore, cette autonomisation est porteuse de risques inégalement répartis selon la classe sociale, la classe d'âge ou le genre. "³⁰

Risques qui deviennent particulièrement évidents en cas de dissociation familiale.

Ainsi, la difficulté que représente la valorisation du nouveau modèle familial, égalitariste et démocratique, réside non seulement dans les résistances sociales à la reconnaissance d'un tel modèle, mais aussi dans le décalage que celui-ci présente avec ce qui continue à se passer en milieu populaire, toujours organisé selon un mode traditionnel. Dans les couches populaires, la différenciation traditionnelle des sexes est d'autant plus fortement investie comme enjeu identitaire d'affirmation de soi que la position socialement dominée de ces personnes dans tous les domaines ne leur permet guère de s'affirmer ailleurs que dans le cocon familial, où se confrontent la domination masculine et le pouvoir maternel.

Comme le rappelle Olivier Schwartz, *" si les groupes socialement dominés tiennent fortement à ces repères, c'est d'abord parce que leurs membres y trouvent un accès sans équivalent à la maîtrise d'un espace et à la projection dans une image de soi [...] La fidélité de ceux-ci à leurs systèmes d'identités sexuelles apparaît comme une protection contre la défaillance ou l'insuffisance des autres marques identitaires. "*³¹

L'évolution sociale, en accroissant le risque de dissociation familiale favorise par là aussi bien la précarisation des situations maternelles monoparentales que les processus de désinstitution des pères, et plus globalement de désaffiliation.

Tout se passe comme si c'était les couches les moins favorisées qui avaient d'abord à supporter le poids de l'évolution sociale. Que ce soit dans la banalité de la vie quotidienne où, marginalisées par rapport à l'emploi salarié stable, elles doivent assumer en permanence la charge des enfants, au contraire des couches moyennes qui disposent de plusieurs alternatives de garde ou d'occupation de ceux-ci ; ou que ce soit lorsque survient la crise conjugale, en éloignant le père et précarisant la mère...

L'ambiguïté de la position institutionnelle

Face à une telle évolution le grand changement dans la régulation des situations familiales par les institutions lors de ce dernier demi-siècle a sans doute été de passer d'une régulation *de la famille* à une régulation *de la parentalité*. Mais ce passage, s'il s'est traduit par une volonté de neutralité à l'égard des relations privées entre adultes ne s'en heurte pas moins aux contradictions entre modèles de la parentalité dès qu'il y a en jeu des enfants, et leur intérêt.

On retrouve là l'une des grandes ambiguïtés de l'objectif proposé aux travailleurs sociaux de soutien et d'accompagnement à la parentalité, c'est-à-dire le décalage entre le modèle familial de *la co-parentalité*, qui sert de référence sociale, et celui des rôles asymétriques, qui demeure dominant en milieux populaires.

Ce décalage s'affirme d'autant plus que le discours égalitariste sous-jacent à l'intervention se trouve en contradiction avec les situations familiales concrètes, qui sont alors dans l'exacerbation de l'asymétrie, avec une difficulté particulière d'accès des mères peu qualifiées à l'emploi et des pères à leurs enfants.

Dès lors la façon dont se positionnent les institutions bien souvent contribue à reproduire l'inégalité de positionnement des sexes, non seulement dans ce qu'en dit le droit du divorce qui continue à privilégier la mère, mais aussi dans l'attribution d'aides financières comme l'API, qui, pour protéger les enfants, se retrouvent en porte-à-faux avec les objectifs égalitaires en soutenant la mère restée

²⁹ Ulrich Beck, *Risk society. Towards a new modernity*, Londres, Sage, 1992.

³⁰ J. Commaille, C. Martin, *Les enjeux politiques de la famille*, Paris, Bayard, 1998, p.39-40.

³¹ O. Schwartz, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990, p.206.

au foyer. Chose contre laquelle essaie de lutter la récente Aide à la Reprise d'Activité des Femmes (ARAF), destinée à aider à la garde des enfants des femmes en difficulté reprenant un emploi. On voit que la situation est complexe et difficile à réguler au niveau de la gestion et de l'action sociales, qui se retrouvent confrontées à des objectifs égalitaristes ou paritaires de régulation, contradictoires avec la situation de bien des familles... et sans doute de façon encore plus exacerbée lorsqu'il s'agit de maltraitance.